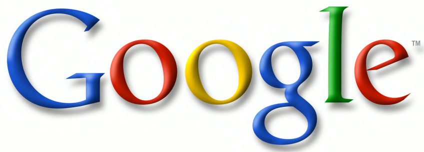
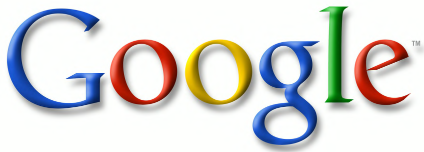






VINCTUS NON VICTUS



Maurice B. Worms


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

h/-

Fr... 6 + 9 l.q... in ...

2/6

/15/-

(Rogart (elix))

LE FOND DU SAC.



PORTRAIT DE L'AUTEUR.

LE FOND DU SAC,

O U

RESTANT DES BABIOLES

DE M. X.***

Membre éveillé de l'Académie des Dormans.

Pàrvum proficifcere munus.

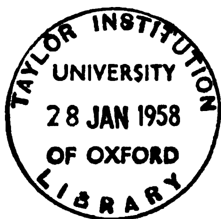
TOME PREMIER.



A VENISE.

Chez PANTALON - PHÉBUS.

M. DCC. LXXX.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
28 JAN 1958
OF OXFORD
LIBRARY

PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.



LETTRE



LETTRE DE MADAME X.***

A M. PANTALON-PHÉBUS.

VOUS avez su, Monsieur, dans quel état était mon mari, lorsque, *tirant les rideaux sur lui*, je remis au Juif *Fatutto*, qui nous était venu voir de votre part, les *Contes sérieux & gaillards*, pour lesquels vous aviez fait marché. Mon cher Monsieur, mon mari a été depuis ce tems-là de pis en pis. J'ai la douleur d'être veuve... je l'ai perdu ces jours derniers; je n'espere plus le revoir qu'au jour du jugement.

J'ai trouvé dans ses papiers les *Babioles* que je vous envoie. Imprimez-les : je le desire par suite de mon amour pour lui ; car pour de l'argent je n'y compte guere : s'il en venait pourtant je ne serais pas fâchée ; je ne laisse pas de me trouver dans l'embarras. Mais mon cher mari s'est montré un peu mordant : je dois plutôt m'attendre à des complimens d'Auteurs ; il en aurait reçu vivant : on va savoir qu'il est mort ; ce sera bien autre chose ! N'importe ; je reste, & je suis du païs où l'on fait les limes.

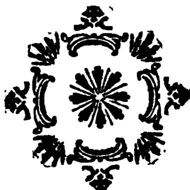
Vous recevrez, dans quelque tems, l'ouvrage dont il est question dans la Préface de celui-ci. Cet ouvrage est maintenant en trop mauvais ordre, &

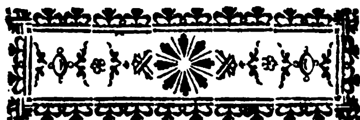
d'ailleurs je n'ai pas les planches. Je compte, par exemple, que celui-là se vendra bien : il n'y entre que de la galanterie ; c'est un gain sûr. Nous partagerons : vous ne ressemblerez pas aux Libraires de Paris ; vous agirez en conscience, n'est-ce pas ?

Adieu, mon cher Monsieur ; si vous aimiez le défunt, comme je le crois, donnez-m'en des preuves. Ecrivez-moi, plaignez-moi ; j'étais tout-à-l'heure intrépide, & voici que je me lamente. Que voulez-vous : j'ai fait une perte irréparable ; j'ai besoin que quelqu'un me le dise : je suis à la veille de n'entendre que des félicitations.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, avec les ſentimens dus à un Typographe de votre importance,

Votre très-humble ſervante.





PRÉFACE.

JE disais donc que si, au lieu de voler *l'Avenir*, comme M. de *l'Empirée* (1), un Auteur quelconque, soit rimeur, soit prosateur, s'enrichit aux dépens du *Passé*; il en doit compte au *Présent* : c'est bien le moins. J'ai prêché d'exemple; j'ai toujours indiqué les sources où j'ai puisé. Je voudrais que tout le monde en fît autant : apparemment qu'on a peur de perdre une certaine dose d'éloges; car tout le monde pille, & personne ne se confesse.

Je te dénoncerai, *Bertin*, charmant voleur,
Dont les vers amoureux, vainqueurs de nos
bergeres,

(1) *Il faut faire comme eux*, dit M. de *l'Empirée* à son oncle, (comme nos ancêtres.) *Ils nous ont dérobé; dérobons nos neveux*.

Te font double profit, ſans parler de l'honneur.
Tu brilles quelquefois de graces étrangeres ;
Et tu les prends, ami, ſans rien dire au lecteur.
Je t'ai vu chez *Ovide*; il eſt mon fourniſſeur(1).
Parle, fais comme moi : je dis & je répette
Que j'eus recours à lui ; qu'il eſt mon bienfaiteur.
Boileau n'emprunta pas, ſans avouer la dette :
Quand il manquait d'étoffe, il en faiſait emplette,
Et payait ſes marchands, comme paie un auteur;
En les prônant du moins, en faiſant la courbette,

(1) L'Auteur a traduit ou imité cinq des Elégies amoureuſes d'*Ovide*, des plus difficiles, & il en eſt reſté là, quoiqu'il ait été encouragé par V. à continuer. Il a ſenti que Paris ne manquait pas de Poëtes érotiques, qui rempliraient mieux que lui la tâche entiere. Perſonne n'en eſt plus capable que M. *Bertin*, M. *Dorat*, M. le Ch. de *Parny*, & quelques autres. L'Auteur convient qu'il s'eſt trop étendu. Il ſent qu'il ſera effacé par quiconque traitera les mêmes ſujets d'une maniere plus laconique, *ſans rien faire perdre à* Ovide *de ſes idées & de ſes expreſſions*, ce qui eſt très-déſeſpérant.

En se disant, tout haut, leur humble serviteur.
Sois tel, ou prive-toi. Ta Muse un peu lutine,
Fille de la nature, a les droits d'*Euphrosine*.
Tu peux te dispenser de devoir au tailleur.

Qu'il est ancien cet usage de prendre ainsi à droite & à gauche, sans rien dire! *Virgile* lui-même a volé *Homere* & *Théocrite*; & il l'a laissé ignorer. Pour le savoir, il faut connaître, ou ses modeles, ou les commentateurs qui ont mis au fait de ses plagiats. Quelle mine n'ont pas fouillé *Jean-Jacques* & *Voltaire* (1), & quelle discrétion n'ont-ils

(1) Si la France avait ses *Burman*; celui-là ferait une Edition curieuse des œuvres de *Voltaire*, qui, le suivant, pas à pas, dans la prodigieuse quantité de matieres qu'il a traitées, rapprocherait les uns des autres tous les passages qui se rassembleraient, au vernis près; en quoi tout le monde convient que V. n'a pas son pareil. Il y a peu d'Auteurs qui aient réussi comme lui à empêcher de croire que le savoir tue l'esprit.

pas montrée ! Ce dernier, jusque dans ses contes, a profité des idées d'autrui. Un des traits de *Zadig* est calqué sur la *Matrone d'Ephese* : un autre, (celui de *la Chienne*) est emprunté d'un vieux Roman. La scene du *Plat volé*, celle *du feu mis à la maison d'un bienfaiteur*, celle de *l'Enfant noyé*, tout cela se retrouve dans les Fabliaux. L'*Epître à Uranie* offre, je ne dis pas des vers, mais des idées qui appartiennent à *Chaulieu*, dans ses *trois façons de penser sur la mort* ; il y reste encore des traces de sa tournure.

Deux ou trois larcins suffisent quelquefois pour faire la fortune d'une piece fugitive. Par exemple, dans l'*Epître à mon habit*, ces passages entr'autres :

» J'entrais jadis d'un air discret.
» Ensuite, suspendu sur le bord de ma chaise,
» J'écoutais en silence, & ne me permettais
» Le moindre si, le moindre mais.
. . . .

» Je ne parlais que pour répondre.

. . . .

» J'éternuais dans mon chapeau.
» On pouvait me priver, sans *aucune* indécence,
» De ce salut, par l'usage introduit.
» Il n'en coûtait de révérence.
» Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.

Ces passages, dis-je, offrent des tableaux si vrais, qu'il est impossible de ne pas applaudir d'abord le Peintre. Mais ce Peintre, quel est-il? M. *Sedaine* nous laisse croire que c'est lui : c'est *la Bruyere* (1).

(1) *Voyez*, page 214, Edition d'Amsterdam, tome I.

« *Phédon* trouve moyen de se couler dans » les Maisons, *sans être apperçu*. Si on le » prie de s'asseoir, *il se met à peine sur le* » *bord de son siége* : il parle bas dans la con- » versation, & il articule mal. *Il n'ouvre* » *la bouche que pour répondre.* Il tousse, *il* » *se mouche dans son chapeau* : il crache » presque sur soi, & *il attend qu'il soit* » *seul pour éternuer*; ou si cela lui arrive » *c'est à l'insu de la compagnie. Il n'en* » *coûte à personne ni salut ni compliment* : » *il est pauvre.* »

Le Poëte a volé le moraliste, & il a gardé le silence : il n'a pas refusé un

---

Ces derniers mots sur-tout : *Il est pauvre*, méritent attention. C'est-là ce qui fait la base de la piece. J'étais pauvre ; j'en portais par-tout des preuves, puisque j'étais mal habillé. Quelle vertu, quel talent peut avoir un pauvre homme ? Je trouve moyen de paraître avec un bel habit ; à l'instant je trompe tout le monde par mon écorce : on applaudit jusqu'à mes impertinences.

« Ah ! mon habit que je vous remercie !
» C'est vous qui me valez cela. »

Accordons à M. *Sédaine* le mérite de l'opposition du riche au pauvre : elle lui appartient, & elle est très-philosophique. J'aime mieux applaudir aux effets de cet heureux contraste, que de chercher à m'assûrer, dans son modele, s'il n'y a pas encore emprunté le second caractere. Au reste, comme de deux morceaux il en aurait fait un, l'opposition & l'ensemble lui appartiendraient toujours. On ne pourrait se permettre que jusqu'à un certain point de lui faire dire.

» *La Bruyere*, ah ! que je vous remercie,
» C'est vous qui me valez cela.

ſeul des éloges prodigués à ſon petit *chef-d'œuvre.*

J'entends dire quelquefois, qu'un mot d'avis ne coûte rien. Je crois que ce mot coûte beaucoup dans de certains cas. M. *Sedaine* a ſenti que s'il avoit la maladreſſe d'interrompre le lecteur par cette ſeule petite note : *Vide* les *Mœurs du Siecle de Louis XIV*; il s'exposerait au déſagrément de paſſer pour copiſte, & qu'on ſe contenterait de dire, qu'il avait joliment rimé la proſe d'un autre. C'eſt un mérite ſans doute ; mais il n'égale point celui de l'invention. Quel homme n'a pas du goût pour la gloire ? Quand un auteur réuſſirait à en acquérir davantage, en ajoutant à ſa monnoie un peu de l'or d'un autre ; c'eſt une ſupercherie ſi innocente, qu'il y aurait de la cruauté à lui refuſer ce dont il a ſi grand beſoin. L'Auteur des caracteres du Siecle de Louis XIV eſt ſi riche, ſi fé-

cond, si varié; sa réputation est tellement établie, qu'on peut s'approprier son bien sans lui faire tort. Voilà pourquoi le Poëte a reçu en totalité, l'encens qu'il aurait dû partager avec l'observateur célebre, aux dépens de qui *il s'était habillé.*

Et vos, o lauri, carpam, & te, proxima myrte,
Sic positæ quoniam suaves miscetis odores (1).

Lauriers, myrte, je vous cueillerai; je ferai une bonne moisson, dit à part soi chaque plagiaire, & ce ne sera pas pour vous porter à des garçons ou à des filles. Je ne suis pas un *Corydon*; tout sera pour moi : j'ai bonne tête, Dieu merci;

(1) *Virg.* Eglogue II. C'est *Corydon* qui parle ainsi. Il s'adresse au bel *Alexis.* Il lui détaille les présents qu'il lui destine, au prix que savent tous ceux qui ont expliqué au collége cette Eglogue très-édifiante.

l'odeur

l'odeur de tant de choſes réunies ne m'incommodera pas. — Bien, mon ami : joignez-y des fleurs; ornez votre front modeſte d'une triple couronne, & comptez ſur nos reſpects. Qui ne ſerait pas rempli d'admiration en vous voyant? Vous aurez l'air d'un *Pape Colas*. (1)

En morale, péché qu'on cache eſt à moitié pardonné : c'eſt le contraire en littérature. Vous le ſavez, fripons! mais vous vous croyez l'adreſſe des Lacédémoniens,

(1) *Pape Colas*. Enfant qui dans les derniers ſiecles, paraiſſait, un moment, au-deſſus de ſon état & de ſa condition. Le jour de *Saint-Nicolas* on faiſait choix, dans certaines Egliſes, d'un petit tondu à voix glapiſſante : on lui mettait une mître ſur la tête : on le revêtait d'habits pontificaux. Ainſi chargé de reliques, il allait par-tout donnant des bénédictions, & diſant des *Oremus* pour avoir des biſcuits & des petits gâteaux.

& vous prenez toujours, assurés que vous ne serez pas découverts. Vous n'agissez pas ainsi sans raison : d'un côté vous courrez après la réputation d'hommes d'esprit, sans la mériter ; de l'autre vous voulez éviter de vous entendre appliquer certaines vieilles paroles, qui vous paraissent détruire tout le mérite de ceux à qui on les applique. Vous craignez qu'on ne dise de vous : *O imitatores, servum pecus !* O imitateurs ! troupe de singes, troupe de copistes ! quel orgueil d'une part ! de l'autre quelle pusillanimité ! De quelle bouche peut-elle sortir cette apostrophe ? De celle des critiques : travaillez à la mériter : vous ne serez pas malheureux : elle vous comprendra au nombre d'une bonne partie des écrivains de tous les siecles. C'est une fleche qui a passé dans tant de mains, & qui a été lancée tant de fois contre tant de gens, que la pointe en est émoussée. Cessez de passer au crible les ouvrages d'autrui,

& de vendre à votre compte l'élite de la marchandise. Redites-nous ce qu'ont dit les anciens : n'ayez pas moins d'esprit qu'eux ; imitez en maîtres : vous oserez nommer vos modeles, parce que vous le pourrez faire sans rougir, & on vous applaudira, puisque vous voulez l'être. Ne vous embarrassez pas alors des morsures de ceux qui font métier de critiquer ; c'est une classe d'hommes à part : plus ils diront de mal de vous, plus vous serez fondés à vous croire du mérite. N'ont-ils pas mis un histrion (1) en parallele avec Voltaire ? Vous ne les voyez s'acharner que sur les écrivains estimés. J'étais hier à ma fenêtre : delà je voyais les feuilles naissantes déja mangées par les chenilles.

(1) *Taconet* a eu la gloire de s'entendre appeller le *Voltaire* des Boulevards.

Bons auteurs, maltraités, dis-je alors en moi-
même,
Je vous retrouve ici : ce pampre eſt votre em-
blême,
Une aimable fraîcheur diſtingue vos écrits...
Avec moins de mérite on a moins d'ennemis.
A peine, dans nos champs, ranimant la nature
Arrive le Printems, couronné de verdure ;
Qu'un eſſaim affamé d'inſectes venimeux
Vient flétrir les feſtons qui récréaient nos
yeux.
Mais, c'eſt un bien pour vous, bons Ecrits,
verd Feuillage,
Le dégat qu'ils ont fait nous les rend plus
hideux ;
Et vous fait aimer davantage.

Le Public éclairé n'écoute point la mercenaire critique, celle que la faim pourſuit : il juge pour ſon compte, & il rend juſtice à qui il appartient.

Une bonne imitation, une bonne traduction, font infiniment d'honneur & beaucoup de profit à ſon auteur.

Quelles obligations n'avons-nous pas

Au Virgile en rabat (1), dont la main, de nos jours,
D'Enée & de Didon retraça les amours ?

La ſatyre l'a mal traité. Les appréciateurs de ſon mérite ont dit qu'il devrait voler de ſes aîles : il le pouvait ; il a répondu au vœu & à l'attente de ſes Juges. Vous qui pouvez moins, contentez-vous de ſuivre ſes premieres traces. Les *Cl.*.. ſeuls ſeront ingrats.

Jolis auteurs, idoles du moment, vous étonnez par la prodigieuſe quantité de vos volumes : vous occupez une

(1) L'abbé de *Lille*, plus connu encore par ſa traduction des Géorgiques. Mais j'ai aſſiſté à une lecture du quatrieme Livre de ſon Enéide : je lui ai trop d'obligations pour m'en taire.

place. . ! mais à qui appartient tout l'ef- prit qui eft là-dedans ? en avez-vous eu d'autre que celui de chercher à nous attraper ?

Quid præſtant paſſis immania corpora membris;
Si caret eximiis dotibus ingenium ?

Que refterait-il de vous, fi on entreprenait de ne vous laiffer que votre fubftance ? Vous reffemblez à ce dieu original, dont le corps fans charpente, formé d'une outre remplie d'air, était recouvert d'une étoffe brillante. Un homme, plus philofophe que dévot, avait compofé cette machine, à deffein de faire voir à des idiots quelle fottife c'était d'adorer Un autre être que celui qui les anime tous. Si vous êtes inftruit du fort de la Pagode, vous favez ce que vous avez à craindre. Tandis qu'un peuple crédule, trouvant en vous quelque chofe de divin, vous entoure & vous rend hommage, arrive

un homme, qui n'a pas à vos reliques autant de foi que vous voudriez bien. Le profane lance un trait, dont il vous perce. C'en eſt fait, le fluide s'échappe, le corps s'affaiſſe, la tête s'enfonce : ce qui reſte de vous eſt petit & monſtrueux. Adieu l'idole, adieu le culte.

L'homme fait pour vous percer ; c'eſt... (1) ; vous le connaiſſez : allez trouver le Samotrace, & dites-lui en confidence : « Notre projet eſt de mener » le commun des Lecteurs, comme » *Amphion* menait autrefois ſes beſ- » tiaux (2). Il avait compoſé pour cela » des airs que nous avons appris, &

(1) Nommer le critique ce ſerait en faire l'éloge. J'aime mieux ne pas laiſſer croire que je cherche à le gagner.

(2) *Canto quæ ſolitus, ſi quando Armenta vocabat Amphion.*

» que nous répétons sans cesse. La nature » ne nous a point fait tels que vous nous » voyez : c'est aux dépens des autres que » nous avons cet extérieur imposant. » Vous ne manqueriez pas de découvrir » la chose ; nous aimons mieux vous » l'avouer : gardez-vous de nous sonder. » Que le vulgaire ignore si nous avons » des corps postiches : il a pour nous » de la vénération ; il n'y voit goute : » laissez-lui la taie sur les yeux. »

Mais plutôt, au lieu de vous exposer à demander grace, que ne vous montrez-vous à tout le monde tels que vous a fait la nature ? N'exigez d'hommages que ce que vos talens vous permettent d'en obtenir : vous ne serez pas exposés à voir passer vos serviteurs de l'adoration aux éclats de rire.

Pour mon compte, Messieurs, je vous honore infiniment, & c'est par la raison

que je vous connaîs. J'aime à payer aux gens de mérite le tribut d'éloges qui leur eſt dû ; mais je ne veux pas aller au delà. Quand je m'apperçois qu'un homme m'offre ſous ſon nom ce qui ne lui appartient pas, je deviens ſycophante. Si c'eſt un mal que je fais, je ne crains pas qu'on me le rende : quand je profite de quelque choſe, j'en avertis.

J'avoue ici que je ſuis redevable au Conteur égrillard de la Cathédrale de Tours, de *l'idée* du petit conte qui eſt en tête de cette Brochure. Je pourrais le taire : cet Auteur n'eſt pas ſi délicat que tout le monde le liſe : quelques perſonnes au moins me croiraient le mérite de l'invention. Je ne l'ai point : je continue mon métier de brodeur. Ce conte, ſalement écrit, en peu de mots, j'ai tâché de le traiter de maniere à le faire lire par ceux qu'il a dû dégoûter jusqu'à

présent : si j'ai réussi, n'est-ce pas beaucoup ?

L'origine de l'Eventail m'appartient. Le reste est fait avec des mots.

Je disais encore qu'il y a des Lecteurs qui ne savent point lire, aux yeux de qui un *o* accouplé avec un *u* est la même chose que si l'*o* était tout seul : ceux-là m'attribuent des choses qui ne sont point de moi, Dieu merci. Je puis ne pas mériter qu'on me loue ; mais je souhaite éviter qu'on me blâme. J'ai assez de ronces dans mon jardin, sans qu'on me rende le mauvais service de venir y en planter encore. Souvenez-vous du sang répandu pour ces deux lettres οι, ajoutées par les Ariens au mot Ομούσιος, & rejetées par les Orthodoxes, & combien en effet le sens devenait différent, puisque par Ομοιούσιος, les Hérétiques entendaient que le fils était d'une substance semblable

à celle du pere ; tandis que par Ομοιόσιος, les Fideles entendaient que le fils était de la même ſubſtance. Un point mal placé met ſouvent de la confuſion dans les affaires. J'ai en averſion les *u* joints avec les *o.* Cette diphtongue *ou-ou-ou* n'eſt bonne qu'à effaroucher : je n'en veux point.

Je vous donne cette brochure à bon marché, à condition que vous laiſſerez à *Ou-ou-ou* le fumier qui lui appartient. Je vous promets de plus, de vous donner à bon compte encore, & inceſſamment, une imitation des ouvrages d'un Philoſophe grec, qui a écrit de fort jolies choſes. Cela ne vaudra sûrement pas le *Théocrite* du trop modeſte M. *Chabannon ;* mais enfin la choſe ſera tellement dans votre goût, que c'eſt à peine ſi vous vous arrêterez au ſtyle. Je prends ſoin d'ailleurs d'orner cette Brochure de cinquante-une planches, où je tâche de me faire pardonner, par quelques

accessoires, ce tort si grand d'être toujours imitateur. Enfin je ne néglige rien pour me sauver, & pour vous plaire : cela mérite quelque attention.





ROGER-BON-TEMS,

OU

LES ŒUFS CASSÉS,

CONTE.

. . *Monstrat Succuba*
Cur insidentem tergori
Et vellicantem cristulas
Gallina Gallum pertitet. (Neb. N.)

Toutes les femmes sont des Poules
Et tous les hommes sont des Cocqs.

Parlons un peu des jolis moules,
D'où nous ſavons que ſont éclos
Si peu d'Eſprits & tant de ſots.

Mon cher *Dorat*, après *Verville*
Tu daignas nous entretenir
D'un conte heureux, libre, facile,
Tout uni, propre à retenir
Comme paroles d'Evangile;
Conte à ta gloire fort utile,
Si tu cherchais à PARVENIR.
Ce joli conte des *Ceriſes* (*a*)
Embelli, ranimé par toi,
S'offre gâté par Du R...;
Tu vois ſi l'on fait des ſotiſes.

Je n'aurais pas l'extravagance
De parler, ici, d'*œufs caſſés*, (*b*)
Si ces débris de l'innocence
Nous avaient été retracés
Par ton goût & par ta licence.
Puiſque tu gardes le ſilence
Sur ce fait-là, j'en parlerai.
Au public je le livrerai
Sans recherche, ſans élégance;
Et peut-être que je plairai.
Plus d'un auteur vit d'eſpérance.
Quel bien Pandore a laiſſé là!
Comme il fait vivre d'abſtinence!

Arrive enfin ce qui pourra :
J'entre en matiere, je commence.

Roger, garçon de vingt ans, dont la Religion
Etait celle de la nature,
Dînait, un jour, dans certaine maison,
Où l'on ne parlait pas des dogmes d'Epicure.
On s'entretenait d'un sermon,
Où le pere Bonaventure
Au matin avait dit, en habile orateur,
Que, de la chair endurer la torture,
C'est mater l'Esprit tentateur ;
Et que tout bon chrétien, quoiqu'en dise son cœur,
Doit dédaigner la créature,
Pour honorer le Créateur.
Roger, de qui les goûts étaient ceux du lecteur,
Jette un œil de concupiscence
Sur un tendron, dont la pâleur
Est le garant de l'innocence.
Servir était le triste lot
De ce tendron, nommé Constance.
En Champagne elle a pris naissance.
Brebis du Dieu de Sabaoth,
Sentant sa fille de campagne,
Elle à l'air doux, crédule & sot
Que l'on rapporte de Champagne :
Vous eussiez dit voir la compagne
Femme de sel du paillard Loth.

Mais à travers la draperie,
Le plus beau corps est dessiné.
Un teton lisse & bien tourné,
Perce, en dépit de la manie
Qui le retient emprisonné.

« Tandis que chacun s'évertue
» Et prend feu pour un Capucin,
» Dont la morale saugrenue
» Tend à dégoûter du prochain;
» Prouvons, se dit le libertin,
» Que ces docteurs ont la berlue.
» De Dieu, qui n'a rien fait envain,
» Accomplissons le grand dessein;
» Faisons mouvoir cette statue....
» Quand ce sera chose advenue
» Je tiens mon ame en bon chemin. »

Comme il tenait ce discours en lui-même,
La fille sort : il veut sortir aussi.
Pour s'excuser le drôle a fait son thême;
Il était court; en deux mots le voici.
Messieurs, dit-il, fait bon à votre Ecole;
J'amenderais dans cette maison-ci :
Mais l'heure avance, & j'ai donné parole;
Vous permettez? —— Point de gêne, au revoir,
Répond l'hôtesse : il fait la révérence,
Et dans l'instant chacun lui dit, bon soir.

Roger décampe, il a rejoint Constance.
L'Arc de l'Amour est bandé par l'espoir.
A s'élancer, la fleche est toute prête.
C'est moi, Constance, écoutez mon vouloir,
Dit-il, &, ce disant, il la tient & l'arrête.
Heureux serait, ainsi que je puis voir,
Le galant homme à qui vous feriez fête !
Savez-vous bien que, de vous enchanté,
J'ai, tout exprès, quitté la compagnie ?
—— Oui-da, Monsieur, je vous en remercie,
Vous avez bien de la bonté.
—— Elle t'est due : écoute moi, ma Mie.
Tu n'es, vois-tu, qu'une fille des champs :
Sur toi ne sont ni pompons, ni rubans,
Ni falbalas, ni festons, ni dentelles,
Riens séduisans qui font chez nous les belles;
Et dont l'ensemble embellit les mazettes
Qu'on prendrait pour des Demoiselles :
Hé bien ! je t'aime beaucoup mieux !
Oui ; tu me plais, cent fois plus qu'elles.
—— Vous vous moquez. —— Non, de par tous les Dieux !
Tes charmes sont à toi ; tu n'abuses personne :
Elles trompent sans cesse & la main & les yeux.
Ce qu'elles ont d'éclat c'est l'Art qui le leur donne :
De loin c'est le Printems ; à deux pas c'est l'Automne.

J'en ai vu peu, ma fille, à qui le teint
A qui le chignon appartînt.
Il n'en eſt point qui ne nous triche.
Telle nous offre un beau tettin,
Qui, quand on a paſſé l'affiche,
N'en a pas plus que ſur la main.
La boſſue impoſe au plus fin :
Droit comme un cierge on vous la fiche.
Tout ſe répare avec du crin :
Tout, juſqu'au cul! tout eſt poſtiche.
Je ſuis las d'être dupe enfin.
Or, vois-tu, parceque je t'aime,
Je te veux bien dire pourquoi
Ton joli minois reſte blême :
Tu peux t'en rapporter à moi.
Apprends qu'aux filles de ton âge,
Sur-tout à celles du village,
Prend un mal qui les fait languir,
Qui les mine, & fait un ravage,
Qu'on ne peut trop tôt prévenir.
Chaque jour on les voit jaunir :
Puis elles perdent le courage.
Elles prennent cent fois l'ouvrage;
Et c'eſt cent fois ſans rien finir.
Le cœur leur manque : la plus ſage
En moins de rien, peut devenir
Fole à lier, &, qui pis eſt, mourir;
Si, tout à point, quelqu'un ne la ſoulage.
—Mourir! — Aſſûrément. Ce ſerait grand dommage

Si Conſtance : ..... mais non : je ſaurai la
guérir :
Il ne faudra, pour cette affaire,
Qu'empêcher ſes œufs de durcir.
Car ce mal ſi fâcheux, ma chere, (c)
Provient de certains œufs, dont la Toute-
puiſſance
Remplit jadis les cornes d'abondance
Que de ſa grâce elle plaça ....
— Où donc, Monſieur ? — Tiens.....
là, Conſtance.
—Et de ces vilains œufs, vous m'en croyez déja,
Monſieur Roger ? — Vraiment ! à ta mine
j'en jure,
Ma Poulette ; de plus..... — Que faites-
vous donc là ?
— Ce que je fais ? je m'en aſsûre.
Or, il s'en aſſûrait dans le coin d'un jardin
Qu'il fallait traverſer pour regagner la rue.
Conſtance à pareil fait ne s'étant attendue,
L'allait complaiſament remettre en ſon chemin.
Je vais, pourſuivit-il, être ton médecin :
Suis moi ſous ce berceau. Notre aimable
innocente,
Dans la peur de mourir, obéit à Roger.
Madame cependant ſonne envain ſa ſervante :
Le Docteur ſeul a droit de la faire bouger.
La Roſe, par ſes ſoins, ſur le front de la fille,
Brillant d'un doux éclat, remplace la Jonquille.

Dans ſes bras *ad mortem* il voudrait demeurer!
Mais il a travaillé trois fois, ſans lâcher priſe ;
Et du donneur de teint, le teint, dans cette criſe,
Commence fort à s'altérer.

Je ne ſuis pas de ceux qui, dans un pareil conte,
Porteraient juſqu'à dix les exploits de Roger.
Tant de gens peuvent moins ! pourquoi les affliger ?
Pourquoi leur préſenter les Baudets d'Amathonte ?
Qui n'a pas leur vigueur a ſujet d'enrager.
Peignons-nous : parlons vrai : trois fois c'eſt un bon compte ;
Si bon que qui va là, peut encor faire honte
A maint garçon, prêt à tripler
Ce qu'il fit, quand il le raconte ;
Et que, qui n'y va pas, y voudrait bien aller.

Donc, quand il eut caſſé des œufs à la pucelle
Par trois fois, & promis d'en caſſer de nouveau,
Roger s'enfuit, portant bas ſon marteau,
Et laiſſant rêver ſa donzelle.
Tandis qu'il eſt éloigné d'elle,
Nous, guétons là ſous le berceau.

Conſtance, enchantée & ſurpriſe,
A l'aide de deux doigts, potelés, délicats,

Relevant le tiſſu de ſa toile un peu biſe,
Medite ſur les réſultats
Des œufs caſſés ſans l'aveu de l'Egliſe.

Le beau moment, pour bien voir ſes appas!
Elle a l'eſprit enfoncé dans l'étude :
On les verrait qu'elle n'y penſe pas.
Auſſi, quelqu'un, qui vint à petits pas,
La trouva dans cette attitude.
Ce quelqu'un la, c'était Madame Argant,
Pieux dragon, maîtreſſe de Conſtance,
Qui, laſſe de ſonner, allait par-tout cherchant.
Jugez un peu de ſon étonnement.
Que vois-je là? Comment. dit-elle infâme!..
Jéſus! quel œil! quel air! quel vermillon!
Et que cherchez-vous là? vos puces? —— non,
Madame.
—— Je le crois bien; allons ſortez de ma
Maiſon.

Quel arrêt! Que je plains notre aimable tendron!
Quoi, toujours les plaiſirs ſeront ſuivis des
larmes!
Conſtance voit qu'elle a mal fait :
La toile tombe, & vient voiler les charmes
Que l'innocence nous montrait.

Il vous ſouvient, lecteur, qu'autrefois Madame Eve,

Quand, de l'arbre inſtructif elle eut pompé
la ſeve,
Honteuſe devant Dieu, prit ſoin de ſe couvrir,
Et demanda pardon, ſans pouvoir l'obtenir. (*d*)
Eh bien! Madame Argant, ce dragon ſi terrible,
Plus douce, ouvrit ſon cœur à la compaſſion.
Mais entre l'homme & Dieu, point de comparaiſon.
Quiconque en a beſoin ſent le prix du pardon.
L'Etre parfait a ſeul le droit d'être inflexible.
Que l'homme doit rougir d'avoir un cœur
ſenſible!
Oh! qu'il eſt vicieux, puiſqu'il entend raiſon!

« Pouvez-vous, ſans pitié, me traiter de la
» ſorte,
» Dit Conſtance: voyez pourquoi vous vous
» fâchez!
» Je ſuis Poule; mes œufs, (car toute fille
» en porte)
» S'étaient durcis: je ſerais morte,
» Si plus long-tems je les avais gardés.
» Moi mourir, quand pour vous mon attache
» eſt ſi forte!
» J'ai mieux aimé ſouffrir qu'on me les ait
» caſſés:
» J'en ſuis, pour vous ſervir, plus leſte &
» plus accorte;

» Pardonnez » .... Citez-moi, vous, Meſ-
ſieurs les ſavans,
Quelque diſcours plus énergique,
Plus ſimple, & tout enſemble en termes plus
preſſans.
Oh l'excellente Rhétorique
Qu'un ton naïf, & quelques grains d'encens!
Mais, d'où lui vint cette rubrique?
D'où? Quand on perd ſes œufs, on acquiert
un grand ſens.
La ruſe dans le cœur entre avec les alarmes;
Et la ruſe eſt celle des armes,
Qui pare mieux les coups de nos maux re-
naiſſans.

Viens, mon enfant, je te pardonne;
Viens, dit Madame Argant. Ce pardon s'é-
tendit:
Mettez ce point dans votre eſprit:
Le pardon paſſa la perſonne.
Ce fut bien fait; car la friponne
Avait pris tant de goût, tant de part au dé-
duit,
Qu'il en vint un poupon. La faute de la mere
Ne fut point imputée à ſes chers deſcendans.
On fit venir Roger; il en avait les gants;
Il était aſſuré qu'elle avait de quoi plaire.
Madame Argant offrait deux mille écus comp-
tants,

S'il épousait : il le fit (*e*). Le vieux Pere,
Dont j'ai conté que la morale austere
Etait, qu'on doit morigéner ses sens,
Bénit & sermona le couple à sa maniere.
Roger se vit compté parmi ses pénitens.

Rien ne manqua dans cette affaire,
D'un côté pour donner carriere
Aux propos des mauvais plaisans ;
Et de l'autre, pour faire taire
Le cri de ces terribles gens,
Qui, boureaux des besoins urgens,
Ne veulent point que l'on soit pere
Avant d'avoir payé trois bans :
Qui, devant Dieu, par la priere,
Rendent purs, moyennant salaire,
Les baisers, les attouchemens,
Enfin . . . . enfin tout le mystere
Que nature enseigne aux amants ;
Et que, dans ses égaremens,
Se passant de leur ministere,
Roger fit voir à la commere,
Le beau jour qu'il prit les devans.

Epoux, il eut beaucoup d'enfans,
Dont les noms ne m'importent guère.
Quant à celui qu'Amour fit faire,
On l'appela, Roger-Bon-Tems.



NOTES.

NOTES.

(*a*) *Ce joli conte des* cerises.

IL vient de paraître trois contes, au nombre desquels se trouvent encore *les cerises*, sous le titre de *Maniere de doter les filles.* Quoique l'auteur se déguise, sa tournure le trahit : on le devine, sans dénouer les cordons de son masque. Cet homme était peut-être le seul qui pût n'être pas content de la maniere dont ce conte a été traité par M. *Dorat*, & qui eût assez de vanité pour croire qu'il ferait oublier cette production par une production nouvelle. Non-seulement il est resté au-dessous de *Dorat* & de *Grécourt*, mais même de *Verville*. Il est impossible de donner moins de liaison à ses idées, & de parler plus salement en de plus mauvais vers.

(*b*) *Je n'aurais pas l'extravagance*
*De parler ici d'*œufs cassés.

On connaît ce conte qui est très-sale, mais très-naïf dans *Verville*. Nous l'avons aussi

retrouvé au nombre de ceux qu'a fait paraître l'auteur dont nous venons de parler. Chez lui le défaut subsiste, & le mérite disparaît. Plus de païsanne : c'est une *cousine*, qui prévient qu'*elle a l'esprit subtil*. Le hasard la rend témoin d'une scene pareille à celle que jouerent *Paquette* & *Panglos* derriere un buisson, & qui coûta au philosophe le nez, les dents & une oreille. La cousine entend les acteurs, comme *Candide*. La voix mourante du physicien perce à travers les broussailles, & va *inquiéter* la *subtile* cousine par ces deux mots : *Ma poule*. Malgré sa finesse, elle ne peut deviner à quoi tient cette dénomination : elle veut le savoir. Un *petit cousin* arrive *tout à point*, *comme un banneton*, & il ajoute beaucoup à la perception de la cousine. Celle-ci n'est pas plutôt informée qu'elle a des œufs, qu'elle *prévient* le précepteur, trop lent à l'instruire, du tort qu'ils lui peuvent faire ; elle lui demande : « *Si ces œufs là ne sont pas cause de* » *quelqu'effet que suivent les douleurs ? Quel* » *remede il faut employer ?* &c. Le *cousin* » répond à la *cousine*, *qu'à son âge on a un* » *parent ou un ami qui vous les casse.* »

La cousine *propose* alors au *cousin* de faire l'opération. Son rôle devrait être d'y

consentir, & encore, après que le cousin lui aurait fait entrevoir des conséquences assez funestes pour lui fournir une raison d'être faible. La petite effrontée se livre ; on l'entend dire :

» *Vous voilà*, par le ciel, *nommé mon Médecin.*
» — *Méd cin ! soit ; & vous serez guérie,*
» *Cassons donc.* — *Oui, cassez : ah, mon*
» *Cousin ! ah ! chien !* »

Quelles expressions ! peut-on supposer qu'une jeune fille parle ainsi ? Ce qu'elle dit auparavant est pire encore : elle conte en termes sales comment elle a réussi à faire cesser certaines démangeaisons, & elle finit par révolter jusqu'aux libertins, en faisant intervenir le bon Dieu dans cette affaire.

» *De vous, de Dieu, j'étais remplie.* »

La chûte mérite attention : personne ne s'est permis de pareilles saletés ; il est vrai que c'était là l'endroit difficile : il fallait inventer, pour terminer le conte, d'une maniere plus heureuse que *Verville*. Mais que ne peut pas une imagination aussi féconde que celle de l'imitateur ?

La mere de la coufine veut *côller du vin* ; il lui faut des œufs ; on en cherche au poulailler ; on n'en trouve point. La mere prend de l'humeur ; la *fubtile* coufine lui dit bêtement : Ne vous fâchez pas, ma mere.

» *Chaque jour mon coufin m'en caffe :*
» *Je vous promets de côller votre vin.*

Et qui boira de ce vin ? Je crois deviner le fentiment général ; c'eft qu'on laiffe l'auteur s'en abreuver.

(*c*) *Car ce mal fi fâcheux, ma chere, Provient de certains œufs*, &c.

La furabondance des liqueurs contenant les principes de la vie, eft préjudiciable aux individus des deux fexes.

L'exceffive dépenfe de ces mêmes liqueurs, leur eft fatale auffi.

La fanté brillante naît de leur épanchement modéré.

Le but de *Roger* eft de faire goûter à *Conftance* la derniere de ces propofitions : il la conduit à l'évidence par les preuves.

L'attention doit moins porter fur ce qu'il dit que fur ce qu'il veut dire.

La raifon éclairée, qui a perdu fon férieux à la plaifanterie du *Faifeur d'oreilles*, peut fourire à celle des *œufs caffés*. L'attachement aux fciences n'interdit pas le goût paffager des chofes légeres : nous efpérons plaire aux favans même.

Obvions, par reconnaiffance, aux progrès du fentiment de Roger. Nous ne fommes pas plus partifans des erreurs populaires que le Docteur *Brovvn* : nous convenons que *Roger* eft mal inftruit.

Si le mâle caffait les œufs, au moment où il s'en approche, la nature ferait en contradiction avec le but qu'elle fe propofe. Caffer les œufs d'une jeune fille, c'eft avoir fes premieres faveurs. Cette expreffion équivaut à *clauftri virginalis ruptio*.

Lors de cet acte, (s'il eft vrai que les femmes ont des œufs,) ils ne fe caffent point ; ils fe détachent, ils voyagent, avec l'embrion qu'ils renferment, dans des tubes flotans & femi-lunaires. Dans leur route, ils rencontrent une ame végétante : le tout eft doucement porté dans le fombre afyle qui doit leur fervir de fol & de berceau.

La métamorphose faite à la renaissance des arts est assez connue : des vésicules devinrent des œufs : le vulgaire alla plus loin que les anatomistes : il prit les femmes pour des Poules.

Nous n'entrerons point dans le labyrinthe de ce systême. L'amour n'est pas moins accoutumé que la physique à lever les voiles qui l'importunent ; mais comme il est censé qu'un autre but l'anime, on ne lui permet point des détails trop instructifs. Les naturalistes peuvent seuls parler sur cette matiere *avec approbation*, & en des termes si lumineux, qu'une vingtaine de Romans éclairerait moins une innocente que la lecture de vingt lignes de leurs ouvrages.

Nous ne dirons rien autre chose, sinon que *Roger* tient à un sentiment douteux, &, qui pis est, qu'il l'estropie. Il doit passer pour un ignorant, aujourd'hui sur-tout, qu'il n'est plus guere question d'*œufs*. Aussi nous demandons grace pour lui aux partisans de l'attraction : nous la demandons aux amateurs du double principe efficient, & des molécules organiques, homogenes & dissemblables : nous la demandons aux savans, qui, en vertu du fluide électrique, font

aboutir, aux organes de la génération, les esquisses du pere & de la mere, & les confondent dans une prison où personne ne voit goute.

Roger, qui vivait avant les *animalcules*, parle le langage de son tems. De plus, il s'exprime convenablement vis-à-vis une campagnarde qu'il fallait déniaiser, & de qui il s'agissait d'être entendu. Le charme de ce conte naît de l'ignorance des personnages qui y figurent. Les *Rogers* ont de tout tems préféré l'avantage de consommer le mystere, au désagrément d'y réfléchir envain. Ils feraient croire à la *juxta-position*. Ce sont des êtres *cuirassés* sur qui le souci n'a point de prise : nés joyeux, ils le sont pour la vie. Beaucoup de Philosophes, qui les plaignent, devraient les prendre pour modeles. Si le célebre *Harvey* n'avait pas tant réfléchi ; s'il n'avait pas cherché la solution de l'incompréhensible, il n'aurait pas perdu la tête. Celui des hommes, qui avait fait l'une des plus importantes découvertes, finit par déraisonner de maniere à faire pitié.

Rien ne nuit auprès des femmes comme une profonde méditation. Qu'est-ce qu'un homme qui ne s'approche d'elles qu'avec l'idée d'en étudier le méchanisme ?

L'amour eſt un doux préſent que Dieu nous a fait pour nous ôter l'idée de nos peines : ne les augmentons point par le déſeſpoir de ne pouvoir découvrir ce qu'il a voulu nous cacher. Plaignons ceux dont l'eſprit voyage quand le corps agit. Ce n'eſt pas dans ces inſtans de délices qu'il faut occuper ſon eſprit du jeu de tant de reſſorts cachés, & l'élever au-deſſus des ſpheres pour en être réduit à dire : Seigneur vous avez fait de belles choſes ; car je n'y comprends rien. En pareille circonſtance, l'occupation principale d'un homme délicat, eſt de faire ſon bonheur de la jouiſſance de l'être complaiſant qui le fait jouir.

Oublions ſur ce chapitre *Platon*, *Epicure*, *Hyppocrate*, *Ariſtote*, *Deſcartes*, *Stenos*, *Fallope*, *Malpighy*, *Levvenboëck*, *Maupertuis*, *&c. &c. &c.* Soyons hommes : travaillons en aveugles : careſſons nos femmes & nos maîtreſſes : la ſageſſe de Salomon eſt la meilleure de toutes.

(*d*) *Honteuſe devant Dieu, prit ſoin de ſe couvrir ;*
Et demanda pardon, ſans pouvoir l'obtenir.

Dans *Lucien*, *Thétis* eſt repreſentée pleurant & faiſant part à *Doris* du chagrin

quelle a de voir exposés dans un coffre à la merci des flots *Danaé* & son fils, joli enfant né des amours de *Jupiter* avec la fille d'*Acrise*. *Thétis* ne trouve point l'enfant coupable, & elle se sent touchée de pitié pour la mere : elle arrête avec *Doris* qu'il faut sauver l'un & l'autre, en les conduisant dans les filets de quelque pêcheur. Telle était la bonté d'ame des divinités payennes.

Sannazar fait prononcer de belles paroles à l'Eternel, au moment qu'il le représente se décidant à faire naître son fils du sein d'une Vierge, pour nous racheter de son sang. Dieu dit :

Quand finiront les malheurs du genre humain? faut-il que les neveux souffrent encore la peine d'une faute depuis si long-tems commise par leurs auteurs? Laisserai-je mourir d'une mort funeste ceux dont l'immortalité était le partage? Souffrirai-je que les enfers soient peuplés par ceux que j'avais crées presque semblables aux Dieux? non.

. . . Ecquis erit finis? tantis ne parentum
Prisca luent pœnis, seri commissa nepotes;
Ut quos victuros semper, superisque credram
Pene pareis, tristi pariter succumbere letho,

Informeisque domos obscuraque regna subire ?
Non ita.

Ces paroles annoncent le repentir, conséquemment l'aveu de la vengeance ; il est rare qu'on se repente d'avoir bien fait : le repentir suppose un tort. L'homme n'est pas content de passer pour l'image de Dieu, il façonne Dieu à son image ; il le fait vindicatif & repentant ! Cependant la clémence est le plus bel attribut de la divinité : elle en est inséparable. C'est un sentiment qu'on ne peut supposer être chez elle l'effet de la réflexion. Pour nous, la clémence est une vertu : pour Dieu, c'est un penchant naturel. Dieu est bon sans efforts. Mais puisque nous avons supposé à Dieu une sévérité qui n'est point de son essence, il était plus sage à nous de la lui faire perdre que de la lui faire nourir éternellement dans son cœur.

Sannazar s'est conformé aux dogmes de notre sainte religion : aussi n'est-ce pas seulement parce que son poëme était écrit en beaux vers que les Papes *Léon X* & *Clément VII*, lui accorderent des brefs honorables, & que les Théologiens *Yves Pensard* & *Antoine Mellet*, gens très-louables, puisqu'ils étaient de l'avis des Papes, déclarerent en 1633, cent ans après la mort de *Sannazar*, qu'il n'y avait

rien dans son ouvrage qui ne fût conforme à la doctrine de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine.

Dieu s'est vengé, & il s'en est repenti! Qu'il en coûte pour se persuader que l'être parfait éprouve ces révolutions de l'ame qui caractérisent l'espece humaine! Cependant point de doute à cet égard : en former, c'est s'écarter du droit chemin; c'est se fermer les portes du ciel.

Anéantissons-nous : renonçons à cette puissance de l'ame qui sépare le faux du vrai, qui distingue l'homme de la brute. A quoi sert la raison, si ce n'est à nous perdre? Débarrassons-nous d'un bien trop funeste. On dira qu'il faut le pouvoir. A cela que répondre, sinon ? malheur à quiconque est organisé de maniere à faire le raisonneur! Ce qu'il y a de fâcheux c'est que les gens qui raisonnent sont en grand nombre, & qu'il s'en trouve dans tous les pays.

On a vu les Sauvages l'emporter en raison sur les hommes civilisés qui les sermonaient. Combien d'entr'eux sont damnés pour avoir refusé de croire nos Missionnaires armés ; pour s'être montrés raisonnables, après avoir vu leurs camarades volés, égorgés, fusillés, brûlés,

ou mangés par des chiens ! Leur intelligence les a perdus. Ils ont tiré, de nos utiles cruautés, des conséquences qui les ont à jamais privés de la félicité qui nous est réservée. Nous leur portions la foi & la paix : ils nous ont pris pour des barbares & pour des imposteurs. Ces entêtés là ne disaient-ils pas qu'il fallait être fou, pour croire qu'un être tout puissant fût resté dans l'inaction pendant toute une éternité ; qu'il n'eût ensuite créé Adam que pour le faire tenter, par un méchant esprit, à manger une pomme qui a causé tous les malheurs de sa postérité, par la transmission prétendue de son péché. N'osaient-ils pas tourner en ridicule le dialogue entre Eve & le serpent, prétendant que « c'était faire une injure à » Dieu de supposer qu'il eût fait le miracle de » donner l'usage de la parole à cet animal, » dans le dessein de perdre tout le genre hu- » main. Obstinés à regarder comme des opi- » nions plus que douteuses des vérités certai- » nes & évidentes, ils trouvaient de l'extrava- » gance à croire que Dieu, pour satisfaire » Dieu, eût fait mourir Dieu. Que son incar- » nation, la honte de son supplice, la crainte » de la mort & l'ignorance de ses disciples » pour porter le paix au monde, étaient des » choses inouies, d'autant plus que le péché » de ce premier homme a plus fait de mal que

» la

» la mort de ce Dieu n'a fait de bien ; puis-
» que la pomme a perdu tous les hommes &
» que le sang de Jésus-Christ n'en a pas sauvé
» la moitié. Que sur l'humanité de ce Dieu,
» les Chrétiens ont bâti une religion sans prin-
» cipes & sujette au changement des choses
» humaines. Qu'enfin cette religion étant di-
» visée & subdivisée en tant de sectes, il faut
» que ce soit un ouvrage humain, puisque,
» si elle avait Dieu pour auteur, sa prévoyance
» aurait prévu cette diversité, par des décisions
» sans ambiguité ; c'est-à-dire, que si cette
» loi évangélique était descendue du ciel, l'on
» n'y trouverait point les obscurités qui sont
» le sujet de la dissention & que Dieu, pré-
» voyant les choses futures, aurait parlé en
» termes si clairs & si précis, qu'il n'aurait
» point laissé matiere à la chicane. » Voyez les *Mémoires de l'Amérique Septentrionale*, par le Baron de *Labontan*. Il est impossible de raisonner d'une maniere plus funeste pour le salut de son ame. Plaignons-les ; ils ont trop fait voir les bornes de leur raison en se persuadant qu'ils en montraient l'étendue.

(*e*) *Il le fit.*

Nous prions les Rigoristes de remarquer l'attention que nous avons eue de faire épouser à *Roger* la fille à qui il a cassé les œufs. C'est

un dénoûment qui n'eſt pas dans *Verville*. Nous n'écrivons rien ſans nous propoſer un but moral, enſorte qu'une ſcene qui paraît ſcandaleuſe, au premier coup-d'œil, devient édifiante pour quiconque la ſuit juſques au bout. La preuve que nous n'avons que de bonnes vues, c'eſt que nous nous diſpenſons de juſtifier la conduite de *Roger* ſous la feuillée. Nous aimons mieux convenir que c'eſt ſe rendre coupable que d'obéir, comme il le fit, au vœu de la Nature; & que les victimes empriſonnées qui s'en écartent ſont l'innocence même.

Diſons pourtant que ſi *Roger* ne fit pas bien de caſſer les œufs de *Conſtance*, ſans autre permiſſion que celle qu'elle lui en donna, il fit moins mal que beaucoup de Phyſiciens qui ſe ſont mis hors d'état d'en caſſer jamais, à force d'étudier le ſyſtême de la génération, aux dépens de l'eſpece.

C'eſt une choſe à remarquer, que plus d'un Philoſophe joue à cet égard un plus ſot rôle qu'un écolier de troiſieme; car l'écolier, s'il eſt le ſinge d'*Onan*, au moins l'eſt-il pour ſon plaiſir; mais le prétendu ſage eſt, en pure perte, le froid imitateur du petit-fils de *Jacob*.





SAILLIE D'UN SOLDAT DE LA MARINE ROYALE.

AVANTAGES RÉSULTANS DE LA PUBLICITÉ DES TRAITS DE CE GENRE.

APOLOGIE DES B. ET DES F.

La vertu d'un Monarque enfante des héros.

Un pauvre Néophyte, qui ne savait pas le latin, mais qui ne bronchait pas dans la foi comme Saint-Pierre, obtint un jour la faveur signalée de marcher

sur les eaux sans enfoncer, & sauvà ses jours pour avoir prononcé ce blasphême : *Sit nomen Domini maledictum* : maudit soit le nom de Dieu. Il croyait bien dire ; aussi Dieu lui en tint compte. La faveur dont il a joui le met de niveau avec *Saint Odilon* (1).

(1) *Saint Odilon*, noble Auvergnat, Abbé de Cluny, traversa deux fois deux différens fleuves & les fit passer à pied à toute sa troupe. Les regardans n'en furent pas autrement émerveillés. Une fois entr'autres, persuadés que l'endroit était guéable, ils s'y engagerent ; mais ils s'en repentirent l'instant d'après. S'ils ne furent pas tous noyés, c'est que Dieu leur permit de regagner la berge, pour les rendre témoins des différens effets que produit une foi plus ou moins vive. Ils virent, de leurs yeux, la milice un peu chancelante d'*Odilon*, enfoncée dans l'eau jusqu'à la cuisse, tandis que le Saint, plus léger que *Camille*, avait à peine les talons mouillés. Nos Incrédules Physiciens furent forcés de conclure de-là que s'ils avaient eu une simple dose de foi pareille à celle des compagnons du Saint, ils auraient gagné, comme eux, le bord opposé, en faisant un demi prodige.

Ce ne ſont point les expreſſions qu'il faut juger, c'eſt l'intention.

Plus d'une femme ſe ſauve, qui, dans l'Egliſe, injurie le bon Dieu ſans le ſavoir, en eſtropiant une Langue qu'elle n'entend point. On peut marquer ſon reſpect en paraiſſant en manquer. Chaque condition a ſon langage. Un Grenadier jurerait devant ſon Roi ſans l'offenſer.

On ſait de quelle maniere le grand Dauphin prit la réponſe de ce ſoldat, qui, n'étant ni dieu ni belette, & faiſant ſes fonctions naturelles au moment que le Prince paſſait, remplit l'air d'une odeur qui ne tenait ni du muſc ni de l'ambroſie. Sa réponſe, outre qu'elle était aſſaiſonnée dans le genre, contenait une vérité qu'un Prince moins grand aurait trouvée outrageante.

Les B. & les F. ne ſont pas, j'en conviens, également bien placés dans

toutes les bouches. Un petit maître qui prendrait dans le monde un ton de grenadier, ferait, sur l'esprit de quelques femmes, l'impression de *Vert-vert* sur les Nones.

Les mots grossiers ont l'avantage de faire valoir les pensées fortes : ils ont une énergie assez connue de ceux qui ne peuvent pas s'en servir, pour leur donner quelquefois du regret, & les leur faire marmoter en dédommagement.

Les directeurs qui condamnent ces épithetes si puissantes, les emploient eux-mêmes, & quelquefois avec le plus grand succès. Témoin ce capucin, qui, ne pouvant réussir à confesser un malheureux qu'on allait pendre, le rappella à son devoir en lui jettant un crucifix aux piés; action qu'il accompagna de ces paroles : Eh bien B. . . . marche donc sur ton Dieu.

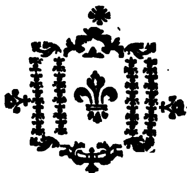
Racontez des traits de ce genre, & facrifiez l'expreffion ; vous n'entendrez qu'une voix contre vous : « Ce n'eft pas » ainfi que parlent ces gens là. »

Se trouverait-il des rigoriftes affez imbéciles, pour dire qu'il ne faut point conter des hiftoires de cette nature, puifqu'il eft indifpenfable de les écrire d'un pareil ftyle ? Il eft facile de prouver que nous fommes auffi louables qu'ils feraient dignes de blâme.

Nous tenons à tout ce qui peint le violent amour d'un fujet pour fon Roi ; l'exceffive confiance d'un foldat dans fon Capitaine, l'enthoufiafme patriotique fur le bon état des chofes. C'eft un bien que d'entretenir des fentimens qui font qu'une poignée d'hommes peut valoir toute une armée.

Or, puifque les écrivains ne veulent rendre les traits de ce genre que comme

ils font fortis de la bouche des perfonnages : leur interdire les termes propres ; exiger qu'ils facrifient l'expreffion qui releve les bons mots de la foldatefque ; c'eft les empêcher de confacrer ces faillies de l'ame, dont l'effet eft de donner de la bravoure : conféquemment c'eft étouffer des fentimens utiles.





SAILLIE
D'UN SOLDAT
DE LA MARINE ROYALE.

HIER, je badaudais dans le port de Toulon.
Là, deux Soldats étaient à bord d'une galerre,
Qui, prêts à se frotter aux tigres d'Albion,
Trinquaient, buvaient, chantaient; & voici
leur chanson.

« Combattons, Vive France, Antoinette &
» Bourbon!
» Vive d'Eſtaing! Vive tout bon Luron!
» F.. de Keppel, ſacrenom,
» F.. de la vieille Angleterre,
» Et de ſon pavillon. »

Je dis à l'un, comme il tenait ſon verre;
Vous chantez, Camarade, & nous avons la
guerre!
Lui, m'ôtant ſon chapeau, ſe leve & me
répond:
» Vive d'Eſtaing! Vive tout bon Luron!
» F.. de Keppel, ſacrenom,
» F.. de la vieille Angleterre,
» Et de ſon pavillon. »

Son chant fini, ſur le derriere
Mon vivant retombe hors d'aplomb,
Et de nouveau trinque avec ſon confrere.
Je pourſuis, lui diſant: Tout doux, mon
compagnon!
Les gens dont vous parlez, n'entendent pas
raiſon
Quand, ſur mer, avec eux, il nous en faut
découdre.
—— Ils ſont F..tus.——Hom! hom! —— oui
F..tus, vous dit-on.
Il n'eſt plus de C..tin qui piſſe ſur la poudre.





ORIGINE
DE L'ÉVENTAIL.

JE m'étais amufé à donner une origine à l'Eventail; je ne me connaiffais point de rival ; je n'appréhendais point la comparaifon : mon ignorance me fervait bien ; lorfqu'un de ces défolans perfonnages, qui ont tout vu, & pour qui il n'y a rien de neuf, eut un jour la cruauté de m'anéantir, à la fuite d'une lecture, en me difant que je m'y étais pris trop tard ; que deux ou trois hommes de Lettres avaient merveilleufement traité le même fujet.

J'ai lu ces productions; je vais en rendre compte : j'espere qu'on en conclura qu'il était permis de risquer quelque chose de nouveau.



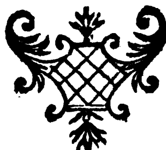
EXAMEN

EXAMEN
DU POËME DE L'ÉVENTAIL,
PAR GAY,
Fabuliste de la vieille Angleterre.

POUR analyser ce Poëme, nous avons recours à la traduction française d'une savante Dame, qui ne fait pas moins d'honneur à son siecle qu'à son sexe. Nous lui devons trop de reconnoissance; nous avons trop d'obligations à toute une famille, qui nous instruit & nous éclaire, pour ne pas prévenir que notre critique ne porte en rien sur cette traduction. Nous l'avons empruntée, parce qu'elle passe pour avoir le mérite de l'exactitude, & qu'elle nous devenait nécessaire pour être entendu de tout le monde. Elle met à même de juger de

l'invention que nous attaquons : elle donne le vrai ſens des paſſages qui nous choquent. La cauſe eſt à juger entre l'inventeur & nous : le traducteur n'y eſt pour rien.

L'inventeur, dont le but eſt de critiquer l'uſage de l'Eventail, fait paſſer cet uſtanſile dans la main des femmes, au moyen d'une fable qu'il compoſe. Les détails ne ſont pas ſans intérêt : la fiction nous paraît forcée & ſans goût.





ORIGINE DE L'ÉVENTAIL.

PAR GAY.

STREPHON, triſte héros du Poëme, ne pouvant réuſſir à ſe faire aimer de *Corinne*, jeune fille d'une humeur *vive*, *enjouée* & *railleuſe*, s'adreſſe à *Vénus*. Il demande à cette Déeſſe « un bijou qui » puiſſe fixer les regards de celle qu'il » aime, & l'arrête dans ſa fuite. »

Vénus écoute sa priere : elle se rend à Cythere dans un vaste bois, où le myrthe s'éleve au-dessus des plus hauts chênes. Là est une grote, où l'aîné des Amours a sous ses ordres une quantité (1) de compagnons ses cadets, occupés les uns à forger les traits dont ils nous blessent, les autres à préparer « ces colifichets qui, donnés par les amans, » doivent prouver leurs tendres soins »; colifichets *qui leur coûtent bien des peines.* (2)

(1) Dans cette grote, les amours sont par *troupe*. Voyez page 285.

(2) Ils n'en devraient pas tant avoir. Tout ce qu'on suppose fait par les amours, doit l'être avec autant de grace que de facilité : le bon goût le veut.

» L'un paîtrit dans un coin l'embonpoint
» des Chanoines ;
» L'autre broie, en riant, le vermillon des
» Moines. » *Boileau.*

Vénus interrompt les travaux multipliés des Amours. « Enfans *industrieux*, » dit-elle, un ouvrage plus important » demande vos soins ; ouvrage que j'ai » médité *long-tems* (1) : *il demandait à* » *l'être par un esprit inventif, & mûri* » *par l'expérience.* (2)

Ici l'occupation doit être proportionnée à la délicatesse de l'individu & à son rang : c'est une attention qu'ont eue les Poëtes grecs, qui nous servent de modele dans le genre érotique. Le *Gay* n'a pas tort de dire que ses amours ont de la peine : il en fait des Papetiers, des Horlogers, des Forgerons, &c. &c. Il les occupe du matin au soir comme des gens de journée.

(1) Il faut croire en effet que l'idée du bijou ne lui est pas venue sur la demande de *Strephon* ; puisqu'elle était tout-à-l'heure attentive à sa requête.

(2) Ce n'est point là le caractere de Vénus.

Elle leur demande enſuite, s'ils n'ont point vu la queue de l'oiſeau de *Junon*, de quelle maniere elle ſe déploie & ſe referme? Elle leur propoſe *d'imiter cette beauté de la nature.*

« Les Amours fendent le bois de leurs
» fleches (1); ils le taillent en côtes
» pointues : les ſouflets raniment le
» feu : le fer des traits s'amollit au
» milieu des flammes (2); & ces pe-
» tits forgerons en forment (3) le

(1) Il eſt bon de ſe ſouvenir qu'ils n'étaient pas là trois ou quatre.

(2) A quoi tendent ces grands préparatifs? À faire un clou d'épingle. *Vulcain* ne fait pas plus d'apprêts pour forger le bouclier d'*Achille.*

(3) *Mold* : forment ou forgent. Peut-on ne pas trouver à redire à la quantité de fer qu'on emploie, proportion gardée avec le mince objet qu'on ſe propoſe d'en tirer? Des ouvriers habitués à fabriquer des colifichets au ſervice des amoureux, *à polir le diamant*,

» clou, qui doit réunir les côtes. »

à monter des *bagues*, & ſur-tout à faire *des reſſorts de montres*, devaient-ils être embarraſſés pour forger une broche de deux lignes? Le coup d'eſſai eſt inutile : cependant la troupe d'Amours met les fers au feu. Quel zele! comme ils obéiſſent complaiſamment aux ordres de leur mere! Ce ne ſont plus des fleches qu'ils tiennent; leurs mains ſoulevent des marteaux avec leſquels ils briſent eux-mêmes leurs fleches. Tous les Amours ſont déſarmés, on le devine : l'auteur a cependant eu tort de n'en pas faire l'obſervation; rien n'aurait mieux fait ſentir juſqu'où ils porterent le ſacrifice, & quelle fut leur action pour forger le clou d'épingle. Il aurait enſuite fait cette réflexion, qui tient trop à la circonſtance, pour ne pas ſe préſenter naturellement à l'eſprit d'un Poëte. Quel calme fut la terre! quelle paix dans ce moment là!

Inſiſtons; car nous ne ſaurions voir ſans nous récrier que les fers des traits de tant d'Amours, ſoient mis à la forge pour former le clou dont on a beſoin, tandis qu'avec le fer d'un ſeul des traits de l'Amour, tel qu'on doit le ſuppoſer, on ferait un cent de clous

Le gros de la machine s'acheve : un

---

de la grosseur & de la longueur dont il les faut, pour réunir en un point les fleches d'un Eventail.

Nous avons, sans beaucoup dire, laissé *la troupe* d'Amours tailler du bois plus que moins; mais le tableau de tant de fer à la forge, joint au tableau de tant de bois apprêté, nous donne enfin lieu de conclure que l'Evantail ne fut pas mignon, d'autant mieux, que l'auteur n'a pas pu penser que ces enfans *industrieux*, ces petits *artistes*, ces *experts quoiqu'enfans*, des *dieux* enfin, pussent faire des maladresses. De quelle grosseur dût être le clou, s'il fut composé de l'assemblage du fer de tant de traits! Quelle proportion dût avoir l'Eventail, si tant d'Amours y employerent les bois de leurs fleches! L'Eventail du monstre qu'un auteur comique a fait paraître en brouette sur la scene, devant un *Cadi*, est assurément un vrai bijou, en comparaison de celui dont nous parlons. La main de *Vénus* dut être bien fatiguée, quand elle se chargea d'un pareil fagot, traversé d'un clou de charette! La quantité de sujets qui se trouvent peints

papier blanc (1) eſt collé, & n'attend plus que la main du Peintre.

ſur l'Eventail (ainſi qu'on le verra dans la ſuite) entretient encore l'idée de ſon immenſité. Cependant l'auteur dit au début : « Je chante un bijou léger, & non pas cet » immenſe Eventail qui laſſe la main des » Chinoiſes & des Perſannes. »

Ceſſons de parler par ſuppoſition ; prenons que l'auteur n'a réellement entendu faire forger qu'un clou d'épingle, on conviendra que c'eſt trop d'apprêts, que c'eſt trop d'action pour une bagatelle.

Parturient Montes ; naſcetur ridiculus mus.

Y avait-il moyen d'employer moins de matiere ? L'auteur aurait-il pu ne faire mettre qu'un bout de fleche à la forge ? Non, à moins de tomber dans un autre ridicule. C'eſt une preuve que d'une idée mal conçue on ne ſaurait tirer un bon parti.

(1) Au milieu de ce vaſte bois, & dans cette grote, où le Poëte nous a repréſenté les Amours façonnant des colifichets au ſervice des Céladons, ces mêmes Amours ont encore la précaution « de tenir en magaſin des rames de

On ſe ſouvient que *Vénus* a demandé aux Amours s'ils avaient vu la queue du paon. Cette queue eſt ſi belle, qu'on

» papier à tranches dorées & à vignettes de » toutes couleurs ». Ce ſont eux qui l'ont fait ; conſéquemment ils ont dû prendre la peine d'aller ramaſſer des guenilles de différens côtés. Car on ne doit pas faire à l'auteur l'injuſtice de croire qu'il ait penſé que cette Cythere où il établit ſes Manufacturiers, ſoit un lieu où ils puiſſent rencontrer de pareils matériaux. Les Amours ont dû trier enſuite ces chiffons, & puis les éffilocher, & puis les réduire en pâte, &c. &c. le tout pour avoir de quoi ſuffire à la correſpondance des Amoureux : il a fallu cette ſuppoſition pour faire trouver à *Vénus* du papier ſous ſa main : ce n'eſt point pour elle qu'il eſt fabriqué ; elle profite de l'occaſion : elle n'en a d'ailleurs beſoin dans aucun cas, étant d'une figure aſſez engageante pour ſe diſpenſer d'écrire des billets doux.

Puiſque le Poëte eſt ſi fort porté pour le remuement, pourquoi, au lieu d'occuper tant de monde à forger un brimborion que la

imagine qu'elle ne sera pas imitée seulement quant au méchanisme. On pense qu'on va voir briller sur le premier des

---

tenaille peut à peine saisir, qui disparait sous le marteau & sur l'enclume; pourquoi ne faisait-il pas sapper, par ses Amours, quelqu'un des grands arbres de ce vaste bois? Que ne les employait-il à le dépouiller de son écorce & à en tirer adroitement le *liber* dont *Vénus* se serait servie pour couvrir les fleches de l'éventail? Le *liber* est une matiere premiere, & jadis en usage, dont on n'aurait pas été surpris de lui voir tirer parti. Ses Ouvriers à qui il fait prendre tant de peines, en auraient pris ici pour quelque chose. L'imagination se serait plue au contraste de ce grand arbre avec les enfans qui l'auraient entouré: le chêne se serait élevé au milieu d'eux: la goupille y disparait. Que ne faisait-il recouvrir son éventail d'une étoffe inconnue, à qui il aurait, s'il avait voulu, fait effacer la neige en blancheur, (permission, de la nature de celles qui sont données aux Poëtes, & qui aurait produit un bon effet). Moins recherché que nous, l'Ecrivain met bonnement dans les mains de *Vénus* ce qu'il a sous les siennes,

Eventails l'or, l'azur, les perles, les rubis, les ſaphirs; enfin, comme diſent les naturaliſtes, toutes les couleurs du

---

du papier *blanc*, pris dans des rames de papier *peint*; du papier, répétons-le; car c'eſt à la moderne marchandiſe qu'il emploie que nous devons ſur-tout nous arrêter. L'hiſtoire que forge l'auteur ne peut être que fort reculée dans l'antiquité, puiſque *Vénus* qui a fait ce premier évantail dit à ſon protégé, en le lui remettant : « Les Indiens embelliront, *un jour*, » cet uſtenſile de leurs couleurs les plus écla- » tantes. » Or il n'eſt perſonne qui ne ſache que l'Eventail eſt l'utile meuble des Indiens, de tems immémorial! L'auteur n'a recours au papier blanc, que parce que ſon deſſein était de faire paſſer ſon Eventail par les mains du Peintre; mais on ne peint pas moins bien ſur un morceau d'étoffe. l'Auteur a d'ailleurs ſon Peintre tout trouvé, & ce Peintre ne peut jamais mal faire : c'eſt une Déeſſe, c'eſt *Minerve*! Nous le répétons, quand l'Auteur a écrit, il avait ſous les yeux les matériaux d'uſage, c'eſt ce qui l'a fait parler comme un Eventailliſte.

ciel

ciel & de la terre ; ce qui ferait assurément fort beau. Rien de cela : l'Auteur s'est proposé de faire un Poëme en trois chants ; il faut fournir une carriere convenable, oublier ce que l'on a promis (1), & s'écarter de la simplicité.

Le Conseil des dieux s'assemble : *Vénus* y paraît tenant en main l'Eventail ; elle propose aux Divinités de prononcer sur la nature du sujet, dont il convient que le Peintre décore le papier blanc. Son sentiment qu'elle propose avant les autres, qui est des meilleurs, qui devrait passer de suite, & qui est rejeté ; son sentiment est « qu'on figure

(1) « N'avez-vous pas vu, dit *Vénus*, l'oiseau » magnifique qui conduit le char de *Junon*, » *& les couleurs variées de sa queue?* Ne l'avez-» vous point vu deployer au soleil ses plu-» mes brillantes ? Il faut que votre art *imite* » *cette beauté de la Nature.* » Voilà je crois qui est formel.

» ſur le papier les Graces, les Amours,
» les plaiſirs des Bergers; & que l'artiſte
» mêle à tout cela des traits de feu,
» *qui amolliſſent le cœur des vierges*
» *ſéveres.* »

La fiere *Diane* contrarie *Vénus* : elle opine pour des hiſtoires qui rappellent le bonheur des ames chaſtes, *& les malheurs de l'hymen.* (1)

Momus parle à ſon tour, & rit aux dépens de *Diane*, dont il demande

(1) *Strephon* a demandé un bijou qui détermine *Corinne* à l'aimer. *Vénus* cherche à favoriſer ſon inclination. *Corinne* ne doit voir ſur l'Eventail que des êtres jouiſſans, qui l'excitent à l'amour, en lui faiſant naître l'idée du bonheur. *Diane*, ici, n'a pas le ſens commun : elle à beau parler ſelon l'inclination qu'on lui ſuppoſe; elle ferait mieux de ſe taire que de propoſer des exemples de chaſteté & les malheurs des époux, choſes directement oppoſées au vœu & à la requête de *Vénus*. Auſſi ce n'eſt pas ſans raiſon que *Momus* ſe moque d'elle.

qu'on peigne les Amours avec *Endymion*. &c. &c. &c.

Minerve fait plus : elle offre son génie & ses pinceaux; elle a là tout à point une palette, où les couleurs brillent dans leur ordre. Elle peint, & c'est avec tant de goût, que sur un papier à qui on doit supposer un développement de quinze pouces, elle rassemble de quoi décorer une voûte de la longueur de celle où *le Brun* s'est immortalisé.

« Les rivieres coulent; les tours élevent „ leurs têtes superbes; des montagnes „ bleuâtres bornent l'horison; des trou- „ peaux paissent au pié de ces mon- „ tagnes; des oiseaux fendent l'air; des „ forêts cedent à l'effort des vents; des „ nuages flotent dispersés. La nature, „ est-il dit, paraît là telle qu'on la voit „ peinte sur un papier blanc, dans „ une chambre obscure. » A la bonne heure; mais ceci n'est que le paysage.

Minerve trace enſuite ſur l'Eventail „ les plus célebres folies des mortels ; „ ce qui n'eſt pas peu dire !

Vient enſuite la longue hiſtoire de *Niobé*, dans tous ſes détails d'un bout à l'autre, à partir du moment où elle interrompt le ſacrifice qu'on faiſait à *Latone*. On voit là le maſſacre de ſes quatorze enfans. Sept garçons & ſept filles charmantes ſont tués à coups de fleches des mains de *Diane* & d'*Apollon*, cruels jumeaux, fruit des déſordres de la concubine offenſée ; ce qui compoſe quatorze grands ſujets, au milieu deſquels *Niobé*, changée en rocher, ſe trouve faire la pyramide ! *Minerve* peint encore *Procris*, triſte victime de la jalouſie : elle peint la Reine des Volſques (1), qui

(1) L'examen ne finirait pas ſi on s'arrêtait à diſſerter ſur le peu de rapport qu'il y a entre tous ces ſujets & l'inclination rejettée du malheureux *Strephon*. Que fait ici

tombe percée d'un dard mortel, & les nymphes qui viennent la pleurer. Elle y peint enfin l'histoire suivie d'*Echo* & de *Narcisse*, &, ce qui est à remarquer,

---

la Reine des Volsques? De quelle instruction est sa mort pour une fille *railleuse* qui refuse d'aimer? « Ainsi, dit le Poëte, une jeune » fille qui observe la parure *d'un de ses amans* » avec complaisance, est attendrie tôt ou » tard, & sacrifie au Dieu de Cythere. » *Camille* ne mourut point victime de *l'Amour*. *Apollon*, comme on sait, permit qu'*Aruns* la sacrifiât au Dieu *Mars*. *Chlorée* qu'elle poursuivait n'était point son amant; c'était un ennemi des Latins; c'était le sien. Le carquois de *Chlorée* & son casque étaient d'or. *Camille* ne s'arrêta point à cette parure *pour le plaisir de la contempler*, mais pour atteindre & percer l'efféminé qui la portait.

C'est à peine si on peut accuser *Camille* d'avoir eu pour son compte l'attention qu'on lui fait apporter à la parure d'un autre. Il est *douteux* que ce fût son dessein de revêtir cette armure. *Soit*, dit *Virgile*, que le projet de *Camille* fût de consacrer dans le temple

c'eſt que, pour égayer le préſent, elle met des morts par tout.

Vénus qui avait deſiré que l'Eventail offrît aux yeux de *Corinne les Graces*,

---

les armes d'un Troyen ; *ſoit* qu'elle voulût ſe parer à la chaſſe d'une armure ſi riche, *Chlorée* était de tous les ennemis le ſeul qu'elle pourſuivit ſans précaution.

Hunc virgo, ſive ut templis preſigeret arma
Troya, captivo ſive ut ſe ferret in auro
Venatrix, unum ex omni certamine pugnæ
Cœca ferebatur.

Le goût de *Camille* pour la parure n'eſt prouvé dans aucun cas : ce qui l'eſt, c'eſt que l'amour de la gloire & le plaiſir d'enlever ce caſque brillant au Prêtre de *Cybelle*, l'emporterent ſi loin, qu'elle périt ſur le champ de bataille ; qu'elle fut la victime de *Mars* & non celle de l'*Amour*.

On voit par-là que le Poëte Anglais n'a pris du Poëte Latin que ce qu'il croyait lui convenir, pour avoir occaſion de faire une morale de Capucin.

les Amours & les plaisirs des Bergers, & qu'à cet aspect, *elle perdit son goût pour la virginité ; Vénus* reçoit des mains de *Minerve* ce bijou surchargé & *ensanglanté*, „ *auquel tous les dieux ont applaudi.* „

Elle part & rejoint *Strephon* occupé dans un bosquet, à exprimer son amour & ses douleurs sur l'écorce de tous les arbres ; elle lui donne l'Eventail.

On s'intéresse à *Strephon*, on croit qu'il va enfin être heureux : son bonheur est encore différé. Un certain *Léandre*, personnage postiche, tombe ici comme des nues. Cet heureux *Léandre*, qui est un *volage*, a touché le cœur de la vierge *inflexible*.

„ Cependant *Strephon* se présente à „ elle, offre son présent d'un air timide, „ & demande le prix de son amour. „ *Corinne* déploie l'Eventail, regarde, & dans la foule des massacres représentés

par *Minerve*, en trouve d'instructifs qui la convertissent, & la rendent sensible à l'amour de *Strephon*. (1)

(1) Personne ne devinera lequel des sujets, dont nous venons de parler, peut faire prendre à *Corinne* le parti d'épouser *Strephon*. Ce n'est sûrement par le spectacle de quatorze enfans, égorgés sous les yeux de leur mere changée en pierre; & pourquoi? Pour s'être trouvée aussi jolie qu'une vieille maîtresse de *Jupiter*; pour avoir réclamé un culte qu'elle croyait dû à sa beauté & à sa naissance. Elle était issue en effet de *Jupiter* par *Tantale*, tandis que *Latone* n'était que la fille d'un *Cœus* qui n'est autre, probablement, que ce titan fils de la terre, dont parle Virgile, Géorgique premiere.

Cœumque Iapetumque creat, sævumque Typhea.

Niobé se croyait d'autant plus fondée à être adorée préférablement à *Latone*, qu'*Amphion*, son mari, descendait comme elle de *Jupiter* par *Antiope*, Reine de Thèbes, & qu'il faisait des miracles.

Le premier objet qui frappe *Corinne*, quand elle a déployé l'Eventail, c'est *Niobé* expirante.

Pourquoi l'Auteur ne s'eſt-il pas borné au *cui bono* de l'Eventail, & à ſa premiere idée pour la ſtructure de cette

---

« Qui m'a remplie, dit *Corinne*, d'un *orgueil* » ſi contraire à mon bonheur? » *Niobé* fut victime de ſon orgueil, cela eſt vrai, bien que cet orgueil fût fondé. Mais on ne peut établir qu'une comparaiſon alambiquée entre l'orgueil de *Corinne* & celui de *Niobé*. Nous avons dit que celle-ci était enivrée de ſa beauté, de ſa naiſſance & de celle de ſon mari : ajoutons qu'elle ſe glorifiait *ſur-tout* d'être mere, & *mere féconde*. *Corinne* ne voulait point de *Strephon* : elle écoutait les propos galans de *Léandre*, & voulait cependant *reſter vierge*. *Corinne* a été peinte *vive*, *enjouée*, *railleuſe*. On n'a rien dit de ſon extraction : on n'a point eu l'adreſſe d'offrir le tableau de ſa beauté : ce ne peut être qu'une bergere friponne, qui ſe laiſſe guider par ſon caprice. On ne ſait pourquoi *Corinne* eſt orgueilleuſe : les motifs d'orgueil de *Niobé* au contraire ſont connus & expliqués. De plus, ce n'eſt point un *galant* que *Niobé* dédaigne, c'eſt une *Déeſſe*; ſa punition n'eſt point l'effet d'un

machine ? *Strephon* aurait fait un assez joli cadeau à sa maîtresse, en lui donnant un meuble inconnu jusqu'alors, un

dédain affecté pour un homme qui ne la vaut pas. Où sont les rapports ?

Ce qui peut déterminer *Corinne* à épouser *Strephon*, ce n'est pas la suite funeste de la jalousie de *Céphale*, qui se déguise en berger pour en conter à sa femme, & qui réussit à se convaincre qu'elle peut être sensible aux propositions d'un autre homme. Ce n'est point la douleur & la mort de cette même femme que *Céphale* finit par percer d'un dard, un jour qu'il la prend pour un sanglier. L'auteur dit que *Corinne*, en voyant le trait funeste plongé dans le sein de *Procris*, « blame » ses *propres frayeurs*. » Quelle frayeur ? On n'en a point parlé. On n'a point dit qu'elle était jalouse, qu'elle n'aimait point *Strephon*, dans la crainte qu'il ne fût volage comme *Léandre* : on l'a peinte vive, enjouée & faisant la renchérie.

Ce qui a pu déterminer *Corinne* à perdre ses dédains, ce n'est point *Camille*, nous l'avons prouvé.

meuble utile, & qui lui aurait d'ailleurs récréé la vue. Rien de plus riche que la queue du paon. Le premier des Eventails

---

Ce ferait donc tout au plus le tourment & la métamorphofe du malheureux *Narciffe*; parce qu'en s'efforçant à tirer parti de tout, on peut de ce fujet faire fortir cette morale ; qu'on perd le tems à n'aimer que foi. Mais *Narciffe* ne pouvait fe fouftraire à fon malheur. *Tirefias* interrogé fur le fort du beau jeune homme, répondit : Il vivra long-tems, s'il ne fe connaît pas.

. . . . *De quo confultus an effet*
Tempora matura vifurus longa fenecta ;
Fatidicus vates ; fi fe non noverit inquit.

Tirefias lifait dans l'avenir : il favait que *Narciffe* fe connaîtrait : les expreffions de fa prophétie n'étaient ménagées que pour laiffer une efpérance confolante au cœur de ceux qui le confultaient. *Narciffe* n'avait pas la liberté de ne pas fe mirer : il devait mourir en voyant fon image & en s'enflammant d'amour pour lui-même. Il ne faut point s'écarter de l'efprit de la fable, quand on l'emprunte. *Narciffe* ne fut point malheureux par fa faute.

aurait peut-être été le plus beau. L'expreſſion de *La Fontaine* eſt heureuſe : il compare la queue du paon à la boutique d'un Lapidaire.

Ce n'était plus dès-lors un exemple à propoſer.

J'ai fait obſerver que le clou d'épingle devait ſe trouver tout fait dans la boutique des Amours horlogers. Au papier blanc j'ai ſubſtitué du *Liber* ou une étoffe inconnue : effaçons toutes ces peintures ſi déplacées, & prouvons que l'auteur aurait réuſſi à atteindre ſon but, quand même, pour prolonger l'action il lui aurait plu de faire contrarier *Vénus*, c'eſt-à-dire, de ne point exécuter quelqu'un des ſujets agréables qu'elle avait propoſés. De quoi s'agiſſait-il ? De diſpoſer le cœur de *Corinne* à l'Amour. L'auteur emprunte pour cela des ſujets de la fable : puiſqu'il y avait recours, rien ne l'empêchait d'en choiſir qui offriſſent l'inſenſibilité punie par les remords ou par les Dieux. C'eût été pour *Corinne* une leçon qui lui aurait appris à ne plus dédaigner ſon amant. *Arcinoé*, fille du Roi de Chypre, eſt changée en pierre, par *Vénus*,

Puiſque

Puisque l'Auteur abandonnait cette idée pour en prendre une autre, il ne fallait faire peindre sur l'Eventail que des sujets agréables. *Vénus* sert fort mal

---

pour avoir fermé l'oreille aux tendres déclarations d'un joli homme, pour avoir causé sa mort, & vu ses funérailles d'un œil sec. Le Poëte aime les femmes changées en rocher; en voici un de retrouvé, &, comme on voit, l'insensibilité punie. Mais l'amant n'étant mort que du chagrin de n'être point aimé, nous convenons que le trait n'est pas assez dans le goût Anglais : il est à propos de servir le Poëte de maniere à faire voir qu'il pouvait remplir son objet, sans faire le sacrifice de sa sombre humeur. Au lieu de prendre dans *Ovide* l'histoire de *Niobé*, que n'y choisissait-il ce trait si connu de l'avant dernier Livre des Métamorphoses? *Anaxarette*, Princesse du sang Royal, dédaigne *Iphis* qui l'aime passionément. Le désespoir s'empare d'*Iphis* : il se pend à la porte d'*Anaxarette*. *Vénus* irritée change la Princesse en rocher. L'auteur, s'il eût fait choix d'un pareil sujet, aurait de même contenté le goût de sa na-

Strephon, quand, pour répondre à la demande qu'il lui fait d'un bijou capable de fixer sa maîtresse, elle lui en donne un qui n'offre par-tout que des tragédies;

---

tion, & nous n'aurions pas été fondés à lui reprocher de n'être pas conséquent. Toujours un rocher, de plus un pendu, & enfin une leçon directe à la petite *Corinne*, qui, n'étant pas d'un sang Royal, aurait eu à conclure, que si la fille d'un Roi, qui méprise l'amour, est punie de son dédain, à plus forte raison devait-elle s'attendre à l'être, elle qui n'étant qu'une simple bergere, se donnait des airs de Princesse.

On peut opposer ici *Lafontaine* à le *Gay*. Il vient à l'esprit de notre Fabuliste de faire entendre aussi aux jeunes filles, *qu'elles ont tort de ne point aimer ceux qui les aiment* : il les effraie par le récit d'un fait qui va droit au but. *Daphnis* meurt à la porte d'*Alcimadure*, du chagrin de s'en voir dédaigné. *Alcimadure* rit de cette mort, & va danser, avec ses compagnes, autour de la statue de l'Amour. La statue tombe sur elle & l'accable de son poids. Ces paroles sortent de la nue :

Que tout aime à présent; l'insensible n'est plus.

& lorſqu'en le lui remettant, elle le lui annonce encore comme ,, *une arme* ,, *perfide*, faite pour ſeconder un jour ,, les ſtratagêmes des coquettes. ,, (1)

Suppoſons un Eventail repréſentant *cette ſeule hiſtoire*. Ajoutons-y une banderole ſur laquelle ſeraient écrites les paroles que nous venons de répéter : c'en eſt aſſez : la foule des moyens employés pas *le Gay* ne produira pas un effet pareil à celui qu'on aurait lieu d'attendre de ce ſujet ſi ſimple.

(1) Voyez *pag.* 309. Cette prophétie, qui n'eſt que le réſultat de quelques obſervations de fait, peut, ſi l'on veut, ne pas alarmer *Strephon*, parce que ce dont Vénus lui parle ne doit arriver que long-tems après lui ; mais il a auſſi peu beſoin de le ſavoir que l'auteur a beſoin de le dire. Tel eſt l'effet annoncé du bijou, que, quand *Corinne* le tiendra, elle deviendra ſenſible à l'amour de *Strephon*. Celui-ci doit être plus preſſé de porter le bijou, que tenté d'entendre des prophéties. Il arrivera ce qui pourra, quand il aura joui & qu'il n'y ſera plus. Allez, ſoyez heureux, devait lui dire *Vénus*, & rien de plus.

L'Auteur s'eſt mis à la torture pour donner une origine à l'Eventail : on voit qu'il n'en a parlé que pour avoir occaſion d'en critiquer l'uſage.

Le Lecteur s'apperçoit que c'eſt à lui, & non à *Strephon* que *Vénus* s'adreſſe. La Déeſſe en ſcene avec *Strephon* eſt auſſi gauche, dans ce moment, que la plupart des acteurs, qui, oubliant ſans ceſſe le perſonnage auquel ils doivent parler, adreſſent au Parterre les deux tiers des choſes qu'ils ont à dire.



EXAMEN
D'UNE AUTRE PIECE
SUR LE MÊME SUJET.

AU mois de Juin 1740, parut, dans le second volume du Mercure de France, non pas l'origine de l'*Eventail*, mais, (afin qu'on n'en manquât pas) l'origine *des Eventails*, badinage presqu'évangélique, dédié à Mademoiselle trois étoiles, par un inconnu.

Quinze ans après, dans le Mercure de Mars, parut encore, mot à mot, la même production, toujours sous le titre d'*Origine des Eventails*, toujours dédiée à l'immortelle Mademoiselle trois étoiles, & toujours sans signature, bien que la chose, mise de nouveau sur le tapis,

n'annonçât pas moins la prédilection de l'auteur pour son ouvrage, que la disette des acceptans.

Serait-il dit que cette piece paraîtra ainsi de quinze ans en quinze ans, *sans autre changement que la suppression d'une bonne page*, comme cela est arrivé en 1755 (1). C'est ce que nous ignorons, & c'est ce qui nous reste à vérifier dans les Mercures de 1725 & de 1770.

(1) Dans le Mercure de 1740, l'Introduction de l'Anonyme était comique. Il y comparaît l'art de la *galanterie* à celui de la *cuisine*. Son entreprise *l'épouventait* : « il lui manquait, » pour entrer avec confiance dans la carriere, » l'élégant badinage de l'ingénieux auteur de » la *Lettre du Patissier Anglais au Cuisinier* » *Français*. » Parlait-il sérieusement, plaisantait-il ? on n'en sait rien. Ce début fut trouvé lourd & inutile ; on le lui retrancha en 1755, ou peut-être en fit-il lui-même le sacrifice.

Les Continuateurs du Journal où l'Anonyme a si heureusement figuré, ne s'accommoderont sûrement point de ces redites, quoique décapitées; ils se moqueront de la révolution de la période, à moins que, par un ordre supérieur, ils ne se trouvent en effet contraints d'y avoir égard. En cas d'un pareil accident, comme l'ouvrage est long, qu'il nous soit permis de souhaiter, pour nous & nos neveux, que cet ordre févere ne soit pas lâché sans restrictions. Si l'époque de l'apparition ne peut être reculée; si l'on ne peut obtenir que la piece devienne séculaire; qu'on acheve comme on a commencé; qu'il en soit retranché tous les quinze ans une partie : ainsi du moins l'ouvrage s'en ira par lambeaux.

Nous sommes fâchés de le dire, cette production en prose, mêlée de vers, nous paraît sans mérite, comme celle de *Gay*, du côté de l'invention.

La prose n'est point châtiée, il s'en faut : cependant, comme ce n'est ni la jalousie ni la malignité qui nous fait déprécier cet ouvrage, nous nous croirions injustes, si nous taisions qu'il s'y trouve des vers faciles, & quelques madrigaux assez soignés. L'Auteur, s'il n'est pas mort, nous pardonnera bien, après cet aveu, d'essayer à prouver que sa fiction n'est pas heureuse.





ANALYSE
DE
LA PRODUCTION DE L'ANONYME.

GAUTHIER ou *Garguille*, auteur de l'origine *des Eventails*, ſe promenant un ſoir au *Luxembourg*, met le pié ſur quelque choſe qui jette un *cri :* ce quelque choſe, c'était un Eventail. G... entend

le *cri* ſans ſavoir d'où il part ; il ramaſſe ſa trouvaille, & *s'écrie*, de ſon côté, *ſans y penſer :* A qui l'Eventail ? Perſonne ne répondant, il ſe diſpoſe à le mettre dans ſa poche, lorſqu'une *voix* ſuccédant au *cri*, lui *cria : Ami, que ne daignes-tu me demander à moi-même à qui j'appartiens ?* G. . . étrangement ſurpris, & ayant raiſon de l'être, regarde de tous côtés, ſans découvrir perſonne : l'épouvante s'empare de lui (1). *Cette voix*

(1) On a vu l'Anonyme *épouvanté* de ſon entrepriſe en 1740 : cette année-là il l'était auſſi d'entendre parler ſans voir perſonne. En 1755 cette ſeconde *épouvante* durait encore. On pourrait lui appliquer ce que dit Voltaire du Coucheur dupé qui obéit, ſans ſoufler, à l'amant de la jeune *Téone* :

Le Satrape était un Seigneur,
Aſſez ſujet à la frayeur.

Encore le Satrape était-il excuſable cette fois là, puiſque le terrible Mademoiſelle

n'avait point un corps, ou ce corps était invisible. Il parut enfin à G... que l'Eventail *l'apostrophait*, ce qui lui fut *un sujet d'inquiétude* à la suite de *l'épouvante. Je vois ta surprise, continua la voix; c'est une preuve de ton ignorance.*

Achile *Agathon* lui tenait le couteau sur la gorge; mais il n'y a pas moyen de pardonner à G. qui s'avoue *épouvanté*, & quand? Dans une circonstance où on le traitait d'*Ami*, & où ce seul mot devait être pour lui l'annonce de la paix.

G. entendait parler & ne voyait pas l'Orateur. Tous les jours on entend parler des gens sans les voir, & on ne s'épouvante pas. Il y a des choses d'une nature toute différente de celle-ci qui peuvent tenir l'esprit en suspens. Comme on sait qu'il n'y a point d'effet sans causes, on se recueille, on redouble d'attention & on juge. G. aime mieux avouer qu'il est peureux comme un lievre. La *voix* de l'Eventail a fait sur lui l'effet des premiers coups de fusil sur les Américains.

« *Un Eventail, pour un esprit borné,*
» *N'est qu'un morceau d'ivoire, un taffetas orné*
» *D'une peinture inanimée,*
» *Tandis, qu'aux dames destiné,*
» *Ce bijou* (1), *d'un Zéphir tient l'ame ren-*
» *fermée.*

« *Assis-toi sur le gazon; approche*
» *l'Eventail* (2) *de ton oreille, & re-*

(1) *Ce bijou.* Ici l'Eventail ne parle pas de *lui.* Il s'exprime en général. Si ce Bijou, tant multiplié, renferme l'ame d'un seul Zéphyr; cette ame-là remplit donc tout; elle est donc l'ame universelle. Ce n'est point-là le privilége de l'hotesse d'un corps *supposé comme le nôtre.* Le *Zéphyr* a été de chair & d'os : il a été changé en Eventail. Son ame ne peut occuper que la machine où elle a été logée par punition.

(2) *Ambages.* L'Eventail vient de se faire connaître. C'est lui qui parle, G... le fait, l'Eventail ne devait pas dire à G... : Approche l'Eventail *de ton oreille*; mais, approche-moi *de ton oreille*; en supposant que ce fût une précaution à prendre que de ménager les poumons d'un bijou qui a bien su crier de façon à empêcher qu'on le mît dans la poche.

» *double*

„ *double d'attention.* „ G... obéit. *La voix de l'Eventail* continuant, lui apprend alors que *l'Eventail qu'il tient n'est autre chose qu'un malheureux zéphir.* Comment est-il devenu machine ? Le voici.

Il aimait Flore ; il en était aimé : cependant il la quitte. Après bien des fredaines, l'idée lui prend de se rapprocher de son ancienne maîtresse. Comme il arrive à la cour de *Flore*, il y trouve *Aglaé*, jeune nymphe qu'il ne connaissait pas : il en devient amoureux.

Un jour que Flore était en conseil des Dieux, pour l'ornement d'une fête, le Zéphir s'échappe de la salle olympique, & va trouver Aglaé, qui lui témoigne, *d'un air tout charmant*, sa surprise *de ce qu'il n'est point resté avec la Déesse, & la crainte qu'elle a d'être trouvée avec lui.* Il ne manque pas de bonnes raisons pour la rassurer : il n'est plus question que

d'agir. *Aglaé* lui dit, *avec une ſimplicité triſte & naïve*, qu'elle l'a entendu jurer à *Flore* un amour éternel, d'où il faut conclure qu'il ment de l'un des deux côtés, & peut-être même de tous les deux. La converſation dure un tems infini; les acteurs ſe quittent ſans avoir rien fait.

La rêverie du Zéphir le conduit un autre jour dans une allée ſombre, où ſe promene ſon Aglaé : dès qu'elle le voit, elle prend la fuite, & ſe ſauve dans un cabinet de roſiers, voiſin d'un boſquet de myrte. Il la pourſuit, il tombe à ſes genoux; elle a peur, il la raſſure : ils ſe mettent *à cauſer tranquillement.* Aglaé, que cette converſation tranquille n'intéreſſe guere, *continue de faire un bouquet* qu'elle n'a pas commencé. *Le Zéphir*, (eſpece de nigaud de la trempe de celui qui court chercher un tapis dans un moment déciſif); le Zéphir oublie quelle eſpece de

rose il est important pour lui de cueillir dans la circonstance ; il ne s'en occupe point, par la raison qu'*Aglaé* n'a pas l'air d'avoir peur ; *qu'elle fait bonne contenance sans pruderie*, & qu'on doit des égards *à la vertu bien sincere qui agit tout simplement*. Il regarde à droite & à gauche dans le cabinet : *il y apperçoit dans un coin* une grosse rose, *la plus belle du monde*. L'envie lui prend de courir après, & d'en faire hommage à *Aglaé*. Le galant y porte les doigts ; il se pique ; *Aglaé crie*, & la mèche est découverte.

Flore dormait dans le bosqüet de myrthe, sans que les froids amans en sussent rien. Elle est éveillée, elle accourt, elle entre, & que voit-elle ? rien ; c'est-à-dire, rien de ce qu'on présume qui peut faire *crier* une jeune fille en tête-à-tête avec un jeune homme, *sur un banc de gazon, dans un cabinet de rosiers, voisin d'un bosquet de myrthe*, & où personne n'est censé aux écoutes.

Quand B..., ce peintre heureux de la nature, retrace la ſcene de *Léandre* cueillant la roſe d'*Héro*, fleur qu'il a achetée au péril de ſa vie; vous l'entendez dire :

. . . . « Héro pamée
» Leve au ciel des yeux languiſſans :
» Un *cri* de ſa bouche enflammée
» Prouve qu'à peine elle a quinze ans. »

Voilà qui eſt bien dit de la part du Poëte; c'eſt faire *crier* une fille pour quelque choſe.

Flore trouve le *Zéphir* aux genoux d'*Aglaé*, & celle-ci occupée à le panſer de ſon bobo. (1) *Cette entrevue, auſſi fatale pour les amans que pour la Déeſſe, ne fait que juſtifier des ſoupçons qu'elle*

(1) « Avec un mouchoir de mouſſeline, » l'aimable Nymphe ſe hâte d'étancher le » ſang qui coule de la piquûre que je m'é» tais faite. »

a conçus. Elle prend de l'humeur, & n'en dit rien. Elle s'offenſe d'un acte qui n'annonce qu'une compaſſion déplacée de la part de la Nymphe. On conviendra qu'il ne peut y avoir que de quoi rire, à l'aſpect d'un galant auſſi douillet qu'imbécille, qui, au lieu de mettre le tems à profit, ſouffre des ſoins pour une piquûre, comme on en donnerait à quelqu'un qui ſerait bleſſé à mort. Jalouſe néanmoins de cet être qui n'en vaut pas la peine, *Flore* médite une vengeance ſecrete. Comme elle ne veut pas manquer ſon coup, elle joue au fin.

Elle fait avertir Aglaé *de venir lui parler en particulier : la pauvre nymphe obéit.* Après lui avoir fait une mercuriale, qui lui tire les larmes des yeux, *Flore* ſe compoſe; elle a l'air de vouloir l'obliger. Elle donne à la Nymphe *une petite baguette d'ivoire, dont on vient de lui faire préſent;* baguette *qui a la vertu de fixer les inconſtans.* Elle lui conſeille, en

la lui remettant, d'en faire ufage au plus vite fur le dos de fon amant. *Aglaé* ne réfléchit pas que fi la baguette avait cette vertu (1), *Flore* s'en fervirait pour elle-même : elle baife avec reconnaiffance la main qui la trahit, & *court en badinant donner de petits coups fur les ailes du*

(1) « J'en aurais fait ufage pour moi-même, » dit *Flore*, fi *Zéphir* ne m'eût point quittée » pour vous. » Il n'eft plus tems.

Ce raifonnement n'eft point conféquent : un *inconftant* eft un homme qui abandonne une femme pour une autre. Suppofons à la baguette la vertu qu'on lui donne ; elle ne peut opérer qu'autant que l'*inconftance* a lieu. Le *Zéphir* vient de faire preuve d'*inconftance* ; c'eft le moment de jouer de la baguette. Faire dire à *Flore* qu'*elle s'en ferait fervie pour elle-même, fi le Zéphir ne l'avait point quittée pour la Nymphe* ; c'eft lui faire dire : Si mon amant m'était refté fidele, je me ferais fervi de la baguette pour *fixer* un homme qui ne me quittait pas. De plus, ce raifonnement n'eft point perfuafif, & il devait refter fans

Zéphir. Funeste badinage ! à peine le Zéphir est-il frappé du fatal présent, qu'il *se fait en lui une métamorphose aussi prompte que prodigieuse. La petite baguette* se fend en plusieurs *petites languettes* minces, qui deviennent *des bâtons* (1). Les ailes du Zéphir *se réunissant aussi-tôt*,

effet, parce qu'à moins d'être de la derniere stupidité, une femme qui a enlevé l'amant d'une autre femme, ne peut pas, sans soupçonner quelque perfidie, se voir gratifier par sa rivale d'un talisman qui lui assure un bien dont elle se prive. Les femmes ne sacrifient pas ainsi des moyens sûrs de *fixer* les hommes qui leur plaisent. *Flore* se venge ; c'est une preuve que le *Zéphir* lui plaisait. Le renoncement de la Déesse n'est point naturel : l'Auteur ne la peint point de maniere à persuader qu'elle ait pu réussir à faire une dupe.

(1) Effet surnaturel. Une baguette d'ivoire se brise en tronçons & non pas en *languettes* qui deviennent des *bâtons*.

ſe collerent ſur l'ivoire (1), *& formerent ce qu'on appelle vulgairement* un Eventail. *Aglaé* ſe déſeſpere, & meurt avec le tems. On peut dire que voilà deux êtres bien rigoureuſement punis pour rien.

(1) Dans *Ovide* on ne voit pas les corps étrangers faire maſſe avec les individus métamorphoſés. Quand la fille du Teinturier *Idmont*, de brodeuſe qu'elle était, ſe trouve changée en araignée, on ne voit point les fuſeaux & le métier de cette fille entrer dans la compoſition du nouvel être qui la remplace. B...., dans une ode anacréontique, intitulée; l'*Amour Papillon*, emploie les fleches de l'Amour à former les pates de l'inſecte : nous croyons pouvoir aſſûrer que cela n'eſt point de bon goût. Une métamorphoſe eſt déja quelque choſe de ſi invraiſemblable !

Mes ailes s'étant réunies auſſi-tôt, dit le Zephir, *ſe collerent ſur l'ivoire, & formerent ce qu'on appelle vulgairement un Eventail.* L'Eventail ne fut pas mince ſi *les deux ailes* du Zéphir ſe trouverent *collées* ſans colle aux *bâtons* de la *baguette*. Quoi qu'il en ſoit,

Zéphir Eventail ajoute ici : *Je suis toujours Zéphir, quoique j'aie perdu mon ancienne forme ;* & il demande à *l'épouvanté* si lui Eventail, *est moins estimable pour n'être plus ce qu'il était ?*

---

quelle peine ne faut-il pas prendre pour concevoir l'ordre dans lequel se rangerent les deux ailes, si, comme on doit le présumer, Aglaé bâtonna le Zéphir parallélement à l'horizon ? L'auteur aurait mieux fait de représenter son héros ventre à terre, & Aglaé de bout, du côté de la tête du patient, lui appliquant, le long des vertebres, non pas de petits, mais de grands coups qu'il méritait, pour avoir fait vis-à-vis elle le rôle d'un nigaud, après lui avoir échauffé les sens par plus d'une déclaration. L'imagination n'aurait point eu alors à s'occuper du revirement des ailes, pour en faire trouver l'emmenchement du côté du poignet.

Ajoutez à cet embarras dans lequel l'auteur vous laisse, la nécessité de penser que les ailes se détacherent du corps ; car il oublie d'en parler ; de sorte que, faute d'explication,

Viennent enſuite de la part du *Zéphir* hiſtorien, voyageur & critique, une foule d'obſervations rebattues ſur l'uſage que les femmes font de l'Eventail ; ſortie étrangere à *l'origine des Eventails.*

Aglaé reſſemble au *Milan* qui enleve à la fois le *Rat* & la *Grenouille*. L'auteur ne permet pas qu'on s'occupe de la ſéparation du corps d'avec les ailes : la baguette emporte tout : la preuve en eſt que le Zephir dit, *qu'il n'a fait que perdre ſon ancienne forme*. Cependant, comment concevoir cette métamorphoſe ? Si c'en eſt une, elle eſt faite à la ſerpe. La baguette forme les fleches de l'Eventail ; les ailes le recouvrent ; il n'y a beſoin de rien autre choſe : comment donc le corps du *Zéphir* s'y trouve-t-il compris ? Paſſe pour l'ame ; elle eſt inviſible. Il aurait dit qu'elle y était logée, qu'il aurait fallu en paſſer par-là : on n'aurait point eu à chicanner. Mais le corps ! on en veut voir l'emploi. Tout ſe retrouve dans *Ovide*, pieds, jambes, têtes, bras, &c. L'auteur a manqué d'idées. Ce corps qui l'embarraſſait, il n'avait qu'à le faire évanouir.

Comme Zéphir acheve son histoire, arrive un grand jeune Conseiller, qu'*un Plumet, concurrent redoutable pour tout homme de robe*, a fait déloger d'un bosquet, où l'Auteur réservé l'a placé côte à côte d'une actrice à sept heures & quelques minutes du soir (1). Nous ne savons

(1) Nous faisons grace d'une heure, afin qu'on n'ait point de reproches à nous faire. L'Auteur instruit, en commençant, qu'*il était près de huit heures du soir*, lorsque, dans ce bosquet où il était entré, il mit le pié sur l'Eventail. Il faut croire qu'il suivit de près le Plumet étourdi, qui, tout occupé de la femme & du bonheur du Conseiller, ne prit pas garde qu'ils laissaient des gages *sur la place*.

Une preuve qu'il ne faisait pas clair, & qu'il était au juste l'heure que je dis, c'est que si G... eût tardé à entrer dans le bosquet, & qu'il eût fait jour, quelqu'autre que lui aurait vu l'Eventail, & obtenu la faveur signalée de l'entendre parler & crier.

pas si c'était en hiver ou en été : quoi qu'il en soit, c'est un peu tard. Le Conseiller réclame l'Eventail *resté sur la place*. Il ne le redemande pas comme une chose de prix ; car il n'a pas la moindre idée de sa vertu occulte : il ne sait rien de rien, pas plus que la propriétaire du bijou, avec laquelle il vit, & au nom de qui il se présente.

Quand j'aurais tort de dire que G... a mis en scene, dans le Luxembourg, à une heure indue, le Conseiller & l'actrice, peu importe. G... ne nous scandaliserait pas moins, après nous avoir édifiés ; car si l'Eventail est resté à terre plus long-tems que je ne le donne à entendre, & si c'est un coup de hasard que lui moraliste ait fini par le découvrir, en mettant le pié dessus ; il fallait au moins que l'endroit fût bien peu fréquenté, & bien obscur en plein jour ; d'où il résulte qu'un saint ne pourrait pas s'empêcher de soupçonner comme moi la conduite cachée de l'actrice & du robin son favori.

Du

Du moment que le Conseiller paraît, le *Zéphir* ne *crie* plus. Il a peur, sans

---

Mais G... n'était-il pas fondé à être inconséquent ? Ne lui était-il pas permis de se montrer, dans son sujet principal, si scrupuleux qu'il en est fade ; & de se donner carriere sur un accessoire, au point qu'il laisse à peine des frais à faire à l'imagination ? Sans doute. C'est un homme qui sait son code, & qui l'interprete bien. Il aura lu dans Ovide.

Togatos
Cum Venere in molli gramine bella decent.

Sur la molle épaisseur d'un tendre & verd gazon,
Un Robin décemment peut caresser Fanchon.

Il pourrait se faire qu'il eût d'ailleurs été enjoint à tout petit-Maître qui se trouvera sur la fougere en tête à tête avec une jolie femme, d'être là aussi décent, aussi grave qu'un Conseiller assis sur les fleurs de Lis. Cette loi, qui n'est point venue à notre connaissance, n'aura pas échappé à celle de G... Voilà ce qui l'excuse, & ce qui prouve qu'il faut bien se garder de condamner personne, avant d'avoir bien réfléchi.

doute, que le Conſeiller ne découvre en lui une faculté qu'il ignore. S'il a à faire part de ſon talent, ce ne doit être ni à la femme à qui il eſt, ni au favori de cette femme. Une telle faveur de ſa part ne peut être bien placée que vis-à-vis un étranger, un paſſant, un pataud qui l'écraſe. Il dit donc *à l'oreille* de ce paſſant, devenu ſon confident : *Voilà le favori de ma maîtreſſe ; elle eſt fort aimable ; adieu.*

Le confident a tant de conſcience, qu'il rend, ſans témoigner le moindre regret, un bijou avec lequel il aurait gagné à la foire tout cè qu'il aurait voulu. Perſonne ne lui aurait dit : *Carbonem pro theſauro inveniſti.* C'était bien un tréſor & un rare tréſor qu'un tel Eventail. N'importe : il y renonce, & *ſe retire plein des réflexions qu'une matiere auſſi intéreſſante ne doit pas manquer d'inſpirer.*

REPRENONS *G...* en sous œuvre : si nous nous étions occupés à relever de suite toutes les fautes que nous avons découvertes dans sa narration, nous en aurions trop de fois & trop long-tems interrompu le fil.

1.° L'Eventail de *G...* est le produit d'un enchantement. D'un coup de baguette un homme est devenu un éventail !

Est-ce là une opération de l'esprit qui doive aujourd'hui faire fortune ?

Les inventions qui tiennent du prodige ont peu de droit à nos suffrages : le merveilleux n'intéresse guere, depuis que les Citadins ont cessé de croire aux miracles. L'esprit éclairé par la Physique veut du naturel dans tout : les Allégories, les Fictions, ne sauraient plaire qu'autant qu'elles ont de la justesse & de la vraisemblance.

« Les métamorphoses ne sont plus de » mode, dit *Voltaire*, en parlant de » ces changemens d'un corps en un autre » corps, où (comme ici) l'ame est tou- » jours la même. Nous n'avons certaine- » ment dans la nature aucun exemple » d'un pareil tour de gobelets. »

Laissons de tels prodiges au sabre d'Arlequin : nous les voyons sans y croire; ils nous font rire. Plus ils sont invraisemblables, & plus nous sommes satisfaits : nous applaudissons au mérite de l'exécution. La grande raison pour laquelle ils nous flatent, c'est qu'ils prouvent contre les miracles : ils font voir que, de tous les tems, avec un peu d'adresse, on a pu réussir à attraper les simples.

De quoi ne vient-on pas à bout, en se servant des moyens surnaturels ? Mettez un camion dans la main d'un Pigmée : enchantez ce camion ; le petit être va

tout renverser : vous réussirez à le faire aller en héros au bout de l'univers.

Que n'a-t-on pas fait dans les premiers âges du monde, à l'aide de la baguette? Quels prodiges les Romanciers n'ont-ils pas fait opérer à leurs fatigans personnages, en leur donnant des cuirasses, des épées, des lances enchantées? Cependant à quoi aboutit le détail de leurs prouesses? On n'y croit pas. Nous suivons avec un secret plaisir *Hercule* dans ses travaux; pourquoi? c'est que notre attention ne porte point sur la massue dont il est armé, mais sur le bras qui la fait mouvoir. Ce n'était rien que le sabre de *Scanderberg*, sans la force de celui qui le portait. Nous admirons les exploits de ce héros, Roi d'Albanie, qui affranchit son païs de la domination des Turcs, & qui, *de sa main*, en tue près de deux mille : nous rions d'*Astolphe*, quand nous le voyons, secondé de sa lance, rompre, en un clin-d'œil, un filet d'a-

cier, pesant plus de deux mille marcs. Une femme n'aurait pas sitôt partagé une aune de marli, avec une bonne paire de ciseaux.

Quels sentimens naissent en nous à la lecture de pareils contes ? Ou nous ne croyons pas à la vertu de l'instrument, & le conteur n'a point alors produit l'effet qu'il s'était promis : ou nous ajoutons foi au pouvoir de l'instrument, & alors nous n'admettons ni force ni vaillance dans celui dont on nous vante les faits merveilleux.

Turnus avait une épée forgée par *Vulcain :* elle aurait pu le bien servir contre les armes que le même dieu avait faites pour *Enée*. Celui-ci, dans l'instant décisif, menace de mort quiconque apportera l'épée à *Turnus ;* le Roi des Rutules a bien raison de lui dire alors :

Non me tua fervida terrent
Dicta ferox : Dii me terrent, & Jupiter hostis.

Barbare! ce n'eſt pas toi que je redoute ; je ne ſuis pas effrayé de tes menaces ; je ne crains que les dieux mes ennemis, qui t'ont donné un ſecours qu'ils me refuſent.

Les armes d'*Enée*, trempées dans les eaux du Styx, devaient briſer l'épée ſans vertu qui reſtait à *Turnus.* C'eſt ce qui arrive : *Perfidus enſis frangitur.* Où eſt le mérite d'*Enée ?* C'eſt à ſes armes, & non à ſon bras qu'eſt due la victoire. On eſt sûr de la mort de tous ceux qu'*Enée* attaque. *Turnus* paraît plus grand. « C'eſt » *Mars*, c'eſt *Borée* échappé des antres » de la Thrace ». On ſent que celui à qui l'on a vu terraſſer les deux coloſſes, *Pendare* & *Bitias*, pourrait échapper à *Enée*, pourrait le vaincre, s'il n'était pas couvert d'une cuiraſſe & d'un bouclier impénétrables. J'aime mieux *Dunois* combattant *Sacrogorgon.* On pourra dire que *Dunois* a l'avantage, parce qu'il eſt aidé de ſon chapelet & de ſon

âne : mais le chapelet ne sert de rien, parce que *Sacrogorgon* est catholique ; c'est un Fier-à-bras vendu à l'Inquisition : il combat, pour la cause divine, un Chevalier qui prend fait & cause pour la galanterie. L'âne est de quelque secours ; mais *Sacrogorgon* est peint de maniere à ne pas laisser douter qu'en se jouant, il enverrait *Dunois* dans l'autre monde, s'ils combattaient à pié. Il fallait que *Dunois* figurât sur son âne : c'est l'âne qui rend la partie égale. Si *Sacrogorgon* est vaincu, c'est qu'il est aussi lâche qu'il s'est montré fanfaron. Le bravache transpercé, grinçant sous un fer, *fourbi par des hommes*, & pris au hasard dans une boutique ; mais sous un fer guidé par le courage, l'indignation & la vengeance ; confesse ingénûment qu'il est un sot. Tout cela rentre dans la classe des récits fabuleux rendus vraisemblables : on n'y voit rien de merveilleux.

Si l'on a de la peine à ſe prêter aux enchantemens dans un lông Poëme ; ſi tout ce qui y eſt ſurnaturel indiſpoſe plus qu'il n'attache ; eſt-il probable qu'on faſſe grace à un ouvrage de quinze pages, dont le nœud eſt merveilleux, ſans être une merveille ?

Une fois qu'on a ceſſé de ſe faire un ſcrupule de s'écarter de la nature, on peut pouſſer la fiction juſqu'à l'extravagance ; mais il faut renoncer à plaire autrement que par des détails ; il faut ceſſer d'eſpérer qu'on ſera cru.

Lucien s'eſt moqué des exagérations par des exagérations plus fortes. Dans ſon voyage ſuppoſé, intitulé : *Hiſtoire véritable*, il forge exprès des menſonges, & il les accumule, pour faire rire aux dépens des hiſtoriens & des poëtes, à qui le merveilleux ne coûte rien : il eſt ſi outré, que le plus crédule des hommes ne peut être ſa dupe. La nature de ſes

récits décele son intention. On rit, & on dit : Voilà de quoi corriger les Auteurs & les Lecteurs. Voyez-le, par exemple, aux *Colonnes d'Hercule*, il est là, lui vingtieme, pour découvrir ce qu'il y a d'intéressant dans cet endroit. *Bacchus* a planté aux environs des vignes de différentes especes, toutes extraordinaires. Il en rencontre une entr'autres qui est fort étrange : ce ne sont point des ceps qui portent le raisin, ce sont des femmes. On les reconnaît de la tête à la ceinture inclusivement. Elles finissent en tronc d'arbre : leurs doigts sont autant de rameaux chargés de feuilles & de fruits : leur coëffure est faite de pampres & de grapes entrelacées. Ces vignes parlent, l'une grec, l'autre latin, l'autre indien, l'autre persan. Veut-on cueillir leur fruit ? elles crient comme si on leur faisait du mal (1). *Lucien* &

(1) Les cris & les sons plaintifs de ces vignes qu'on estropie, ressemblent assez à

ſes compagnons s'approchent de ces Cariatides : ils les baiſent, & ils en ſont baiſés. Les choſes vont au point que deux des voyageurs ſéduits, éprouvent des deſirs plus preſſans, cedent, &, comme dit d'*Ablancourt*, „ *ſe trouvent* „ *pris par les parties criminelles.* „ Ils

ceux qu'*Enée* entend ſortir des entrailles de la terre, lorſqu'il arrache des Myrthes & des Cornouillers, pour orner de feuillages l'autel ſur lequel il immole, en Thrace, un taureau blanc, à *Jupiter*. Le ſang coule des branches & des racines. Au troiſième effort que fait *Enée*, une voix lui dit; *Pourquoi déchirez-vous un malheureux?* . . . .
. . . .
Je ſuis *Polydore*, percé en ce même lieu d'une grêle de traits *qui ont pris racine dans mon corps.*

. . . . . Gemitus lacrymabilis imo
Auditur tumulo, & vox reddita fertur ad aures :
Quid miſerum, Ænea, laceras? jam parce ſepulto;
Parce pias ſcelerare manus : non me tibi Troja

ont beau crier ; il n'y a pas moyen de les tirer delà. Chacun, hanté sur sa chacune, prend racine, &, au fort de la jouissance, se déséspere de se trouver pris au plus agréable de tous les piéges.

Le Lecteur sensé exige qu'on ne le berce pas, même dans un conte, de ce

---

Externum tulit, aut cruor hic de stipite manat.
Nam Polydorus ego : hic confixum ferrea texit
Telorum seges, & jaculis increvit acutis.

« Pour les lamentables cris,
» Je le cede à *Polydore.* »

dit *Menage.*

Il faut convenir qu'on ne pouvait pas faire de plus beaux vers pour dire quelque chose de plus absurde. Ce sont là de ces choses bonnes pour un peuple porté à croire aux augures & aux prodiges, comme nous y croyons, quand *Mézerai* en a rempli notre histoire. *Voltaire* ne s'est rien permis de pareil dans la Henriade, quoiqu'un Poëte puisse tout oser. Si l'Abbé de *Velly* avait adopté le fatras de *Mézerai*, on lui aurait ri au nez.

que

que la Féerie a de plus extravagant : il n'aime point qu'on lui demande son tems & son attention, pour de longues ni pour de courtes absurdités. Pour l'intéresser, il faut être vraisemblable, & lui sacrifier le vulgaire trop crédule.

Le Cordelier Requin est un chef-d'œuvre. Quoi de plus naturel & de plus probable d'un bout à l'autre? Des Cordeliers ont de belles châsses, de beaux chandeliers, de beaux encensoirs, du bon vin & des jolies filles. Des Corsaires arrivent là : ils pillent, boivent, violent, jettent un sermoneur à l'eau, & se rembarquent. Une tempête s'éleve, la gent cordeliere triomphe : le calme succede, tout change, tout, *y compris le cœur du scélérat*. Le Comite, par ordre du Capitaine, frappe & fait ramer de nouveau les Révérends Peres. Les pénaillons moralisent : l'empire des dévots se développe là dans toute sa force, ainsi que leur fanatique aveuglement. Une robe de

Franciscain paraît sur l'eau à une certaine distance : c'est *saint François* qui vient les venger ! ils le croient ; ils veulent le persuader à l'Equipage. Le harpon est jeté sur le saint objet, & on pêche, quoi ? un Requin qui a gobé le sermoneur,

Non pas avec, mais par dessous la robe.

Ainsi embeguiné,

Frere Requin, quêteur, humble & gourmand,

suivait la galere, dans l'espoir de quelque nouvelle aubaine.

Croirait-on que c'est là un fait controuvé ? Non sans doute : aussi a-t-il paru, avec approbation & applaudissement, dans différens recueils, & entr'autres dans un Almanach, dont le nom seul annonce l'excellence des pieces qui doivent le composer.

Joconde, pris dans la nature, plaira toujours davantage que *la Coupe enchantée*

& que *Le petit Chien qui secoue des pistoles.* Sans les graces du style, sans la naïveté du récit, qui pourrait supporter la lecture de ces deux contes? Le fond des choses va de pair avec les merveilles de *la Barbe bleue.*

2.° *G...* fait parler & crier un Eventail!

G... pouvait-il donner seulement l'usage de la parole à cet Eventail?

Qu'on me permette ici quelqu'extention. Si *G...* a tort, c'est qu'il a été gâté par des exemples.

La parole est l'expression de la pensée. Faire parler un corps qui ne pense point, qui ne se meut point, qui est privé de vie; c'est le douer d'une faculté que personne ne reconnaît en lui; c'est secouer le joug de la vraisemblance : c'est passer les bornes de la convention. On ne se prête pas plus aux discours d'un

Eventail, qu'on ne le ferait à ceux d'un *Cu-de-crin* ou d'un *Pouf*.

Qu'on parcoure les Fables de *Phedre*; on y verra, qu'à l'exception d'une ſeule, *Vipera & Lima*, toutes les autres n'offrent en acteurs parlans que des êtres qui ont vie.

On n'attend rien d'un corps artificiel, qui n'a ni organiſation, ni ſenſation, ni notion de ſon exiſtence : nous ne pouvons qu'être ſurpris quand il veut communiquer avec nous.

Nous n'ignorons pas que *G*... pourrait apporter des exemples tirés d'autres Fabuliſtes, où des corps bruts naturels, & des corps artificiels, tiennent entr'eux la converſation; mais les fautes d'autrui ne juſtifient point les nôtres : elles ne doivent nous ſervir qu'à éviter d'en faire de pareilles. C'eſt à *Phedre* que nous nous arrêtons, parce qu'il eſt reconnu que l'antiquité n'offre

pas aux Fabuliſtes de modele plus accompli. Remarquons que dans cette fable *Vipera & Lima*, où il a violé la vraiſemblance, les dents de la Lime uſent celles du Serpent. Cet effet parle & juſtifie, en quelque ſorte, la hardieſſe du Poëte. Ce que dit la Lime eſt fort court, & de plus d'une telle juſteſſe, que, ſi on avait le tems de s'occuper de l'invraiſemblance, on pardonnerait encore, malgré ſoi, à l'Auteur.

La Fontaine a fait parler *le Pot de terre & le Pot de fer* : c'eſt une faute, que ſon goût trop décidé pour les imitations lui a fait commettre : cependant cette fable eſt très-courte encore. De plus les Pots ſont mis en action ſur un fleuve qui les porte ; l'imagination les voit voyager : ces Pots réſonnent. Le ſon que rend un pot félé ou briſé, eſt une eſpece de voix qui avertit de ſon malheur. Ces idées réunies font qu'on ſe prête, jusqu'à un certain point, à la

violation des regles : la briéveté ſûr-tout fait pardonner l'écart. Mais *G*. . . eſt éternel dans ſes quinze pages, & ſon Eventail n'offre aucun de ces rapports, qui peuvent faire au Lecteur une ſubite illuſion.

Si c'était Zéphire qui parlât dans *G*. . . ! Mais non, c'eſt la *voix de l'Eventail*. Quand on parle de *Zéphire*, comme on eſt à-peu-près sûr qu'il a exiſté un homme de ce nom, on ſe figure à l'inſtant un corps, pourvu de tous les organes accordés aux êtres de notre eſpece : on ne refuſe pas de le voir agir, & de l'entendre parler.

On va plus loin : on ſe prête aux diſcours d'un *Sylphe*, quoiqu'on n'en ait jamais vu. Pourquoi ? C'eſt qu'on le ſuppoſe exiſtant ſous une forme humaine ; c'eſt que, bien différent du Zéph*ir* de *G*. . ., qui nous déroute, par l'aſpect du corps artificiel qui lui ſert de priſon,

le *Sylphe* se laisse deviner. Il est censé derriere la toile : il n'offre point un représentant, dont l'extérieur détruit la disposition où l'on est de s'abuser : l'esprit qui s'en occupe ne fait pas à la fois deux opérations ; il ne se prête pas d'un côté, tandis qu'il est révolté de l'autre.

Qu'on fasse parler les Animaux, rien de mieux : ce sont des êtres à qui il ne manque en général que la perfection de l'organe nécessaire, pour exprimer nettement tout ce qu'ils disent : ce sont des individus rapprochés de nous par le sentiment de la vie. S'ils n'ont pas une ame logée dans la glande pinéale ; cette glande, ou les cellules du cerveau, sont du moins chez eux l'heureux siége d'une perception très-vive. Là se font les impressions des objets sensibles, qui y sont apportés par les nerfs de chaque organe, & le *sensorium* de quelques-uns a de quoi nous faire réfléchir & nous déconcerter,

Quand nous les faiſons parler, nous ne faiſons qu'aider la nature, & nous n'avons pas grande peine; tant les geſtes de la plupart de ces Mimes ſont ſignificatifs! (1)

Rien n'empêche de faire parler encore les Arbres & les Plantes : ils ont des rapports communs avec nous.

Mortalibus ægris
Arboribuſque pares fert vita ſimillima caſus.

(1) Obſervons néanmoins que comme la monotonie de leurs actions prouve que leur intelligence n'eſt pas auſſi étendue que la nôtre. Nous ne ſommes fondés à leur ſuppoſer qu'un certain nombre d'idées.

Le Jéſuite *Strada*, & après lui *Dorat* & *Berrenger* ont pu faire du Roſſignol le rival d'*Orphée* : ils ont pu le peindre reconnaiſſant ſon impuiſſance & expirant de jalouſie : ce n'était pas aller trop loin. Le *Taſſe*, avec tout ſon génie, n'eſt pas excuſable d'avoir fait un Poëte d'un Perroquet. Il fait chanter à cet oiſeau des chanſons de ſa compoſition :

On sait qu'il n'y a point de différence absolument marquée entre les Végétaux & les Animaux : la faculté de croître, de se développer, de se reproduire, de se multiplier, de sentir, de respirer, les rend du même ordre. Les Plantes ont tous les organes nécessaires à la vie, des veines, des fibres, des trachées. Les Naturalistes ont fait voir que la plus petite plante offre une ressemblance dans

c'est trop de moitié. Si du Perroquet il n'avait fait qu'un Musicien exécutant, on n'aurait rien dit. Un homme digne de foi, a vu, de nos jours, un de ces animaux qui chantait les principaux airs de la *Serva Padrona* & accompagnait sa maîtresse touchant du claveffin. Quoique les Perroquets n'imitent guere que les chantres de Taverne, on peut croire que la bonne éducation a produit ce phénomene : mais qu'un Perroquet ait composé des chansons, cela ne se peut. Le goût suit de près la nature ; il exige plus de discrétion.

le méchanisme, & une analogie constante avec les parties des corps animés. Entre les Animaux & les Végétaux, ils ne reconnaissent point de terme fixe ; les Plantes mimoses y mettent sur-tout opposition.

Ne nous refusons point au plaisir d'interroger & d'entendre tout ce qui a vie. Croyons le truchement, qui, s'étant rendu plus familier que nous avec ces êtres qu'il étudie, nous fait part du commerce qu'il a eu avec eux par la méditation, & nous conduit à la morale par le physique dont il profite.

Cet homme qui nous parle au nom des êtres animés, ne fait que nous expliquer ce que nous disent tous les jours les *Animaux*, par leur marche vive ou lente, par leurs caractères doux ou féroces, par leur volonté, par leur action, par leur détermination, par leur attachement ou leur haine, par leurs cris de

ſouffrance ou de joie, &c.; les *Végétaux*, par leur aſſujétiſſement aux loix générales, par l'impreſſion qu'ils reçoivent des viciſſitudes de l'air, par la perception dont ſemblent douées leurs racines, par leur multiplication, par les ſecours perpétuels qu'ils nous donnent, par leur enfance, leur âge mûr & leur vieilleſſe.

On peut faire parler ces deux claſſes d'êtres, & on doit ſavoir gré au philoſophe, proſateur ou poëte qui leur ſert d'organe; mais delà faire un bond, & paſſer à l'inanimé, c'eſt ce que nous ne croyons pas permis. Soyons avec la nature : les corps auxquels elle a refuſé des organes, n'ont point la faculté des êtres qu'elle en a pourvus. En paſſant du Végétal au Minéral, la Nature tranche, ou du moins on ne peut pas dire qu'elle paſſe inſenſiblement de l'un à l'autre; puiſque la Phyſique eſt encore à chercher des êtres intermédiaires. Ou la Nature ſe tait nous n'avons plus le droit de la

faire parler. Quand le voleur *Mercure* fit paſſer le bavard *Battus* du Regne animal au Regne minéral, quel fut ſon deſſein? Que *Battus* ne parlât plus.

Nous ne connaiſſons point de rapports entre nous & les corps bruts; dont en général la végétation eſt ſi lente, ſi elle a lieu, que le terme de notre exiſtence ne ſuffit pas pour en juger.

Quoiqu'il y ait des minéraux moins morts que d'autres, laiſſons-les, pour un tems encore, dans la claſſe des êtres inanimés. La littérature agréable, la poéſie légere, la fable ſur-tout, parle au commun des hommes. Son but n'eſt point d'éclairer l'eſprit, mais de former le cœur: elle doit tirer parti des choſes telles qu'elles ſemblent être aux yeux de ceux qu'elle veut inſtruire, afin de ſe trouver tout-à-fait à leur portée.

Si nous reconnaiſſons que le paſſage du Végétal au Minéral eſt un peu bruſque, &

& si, par cette raison, nous convenons que les corps qui composent ce dernier des Regnes doivent rester, sinon dans l'inertie, au moins dans le silence; à plus forte raison devons-nous y laisser les corps artificiels, qui ont moins de vie que la pierre; qui n'operent pas plus par eux-mêmes; qui sont purement passifs; qui n'agissent qu'en obéissant. *Sancho* avait raison de dire à son maître, qu'il fallait avoir des moulins à vent dans la tête, pour s'imaginer que des moulins étaient des hommes; pour leur supposer la vie & la parole; & pour les aller combattre, dans la persuasion qu'ils avoient de mauvais desseins.

Prévenons cependant les réclamations que le goût pourrait faire. Il est sûr que l'homme semble avoir trouvé le secret de vivifier la matiere : il s'est rendu le rival de la Nature par la Méchanique : à l'aide de la Physique, il l'a citée à son tribunal; il l'a interrogée, & l'a forcé

à lui répondre. Eh bien ; que ses chefs-d'œuvres obtiennent des distinctions ; qu'ils soient exceptés : flatons son orgueil jusques-là.

Convenons qu'une Boussole, une Montre, un Cadran, un Barometre, un Miroir, sont des ouvrages de nos mains ; que la Poésie est peut-être en droit de faire parler, sans que le lecteur s'en étonne, pourvu que le discours ne soit pas long : mais refusons obstinément d'entendre parler & crier *la voix* d'un Eventail, & cela pendant deux heures.

3.° *G...*, parmi les *Zéphirs*, en choisit un, dont il fait l'amant de *Flore* & celui d'une des suivantes de *Flore*, sans parler de ses autres maîtresses.

Qu'est-ce qu'un Zéph*ir* ? qu'est-ce que Zéph*ire* ?

Flore a-t-elle eu d'autre mari, d'autre amant que Zéph*ire* ?

Zéphire, *Zéphirus*. C'était un des vents qu'*Heziode* a fait enfant des Dieux. *Anchise* sacrifie au *Zéphire* avant de s'embarquer. Il y avait dans l'Attique un autel dédié au *Zéphire*; ce *Zéphire* était fils d'*Eole*. Les *Zéphirs*, *Zephiri*, étaient fils d'*Astreus*.

Zéphire & les Zéphirs étaient des enfans de deux lits : l'*Aurore* passait pour leur mere.

Les Zéphirs étaient des vents bienfaisans, & rien de plus.

Zéphire était un homme-dieu, l'amant d'une Déesse. Celui-ci joue sans cesse, dans la fable, un rôle galant : il est libertin, il est volage, il est vagabond; tandis que, cloués à l'occident, ses freres n'ont d'autre fonction que celle de souffler, sans changer de place. Leur halaine porte la vie comme celle de Zéphire; mais on ne les fait point arriver, *en personnes*, au Printems : ce privilége est réservé à

zéphire, ainsi qu'on le voit par cette traduction.

« Le fils d'*Eole* & de l'*Aurore*
» Zéphire enfin est de retour, » &c.

Ici l'article est supprimé, parce que c'est d'un homme qu'il s'agit, & non d'un souffle. On ne dit pas plus *le* Zéph*ire* qu'on ne dirait *le Gauthier*.

Zéph*ire* est reconnu pour caresser *Flore*, & pour la féconder. Les Zéph*irs* rafraîchissent son teint; ils agitent *de loin* les tresses de sa chevelure.

On pourrait peut-être aller plus avant, & dire que les Zéph*irs* ne sont pas même au rang des Divinités, qu'a fait imaginer jadis l'ignorance de la Physique.

Zéph*ire* seul est la cause animée à laquelle on a rapporté de doux effets, dont on ne connaissait point le principe. Zéph*ire* est représenté dans *Ovide* comme

la *Divinité* qui souffle du Couchant. On le peut voir, dans l'endroit de ses Métamorphoses, où il rend compte des départemens distincts assignés aux Vents par l'Auteur des choses.

His quoque non passim mundi fabricator habendum
Aëra permisit : vix nunc obsistitur illis,
Cum sua quisque regat *diverso flamina tractu.*
. . . .
Eurus *ad Auroram*, *Nabathaeaque* regna *recessit.*
Vesper, *& occiduo quæ littora sole tepescunt,*
Proxima sunt Zephiro.

L'étoile du soir, & les rivages que le soleil échauffe quand il se couche, appartiennent *à* Zéph*ire.*

Scythiam, septemque Trionem
Horrifer invasit *Boreas*, &c.

Ici *Ovide* parlait en Théologien : il était tenu de s'expliquer nettement ; c'est par cette raison qu'il a dit *Zephiro*, & non *Zephiris*, quoique le pluriel eût fait également son vers.

En général quand on voit dans les Poëtes latins *Zephiri*, il ne s'agit point de Zéph*ire*, mais des vents bienfaiſans, des Zéph*irs*.

Ver erat æternum, placidique tepentibus auris
Mulcebant Zephiri *natos ſine ſemine flores.*

Quand Jupiter dit à Mercure :

Vade, age, nate, voca Zephiros & labere
pennis.

il ne s'agit point *de Zéphire.*

Allez, volez, mon fils, devancez *les Zephirs.*

ou, (comme dit le brûlant abbé *Desfontaines*) : « Pars, mon fils, appelle *les* » *Zéphirs*, &, déployant tes ailes rapides, » deſcends promptement ſur la terre. »

La preuve qu'il n'eſt là queſtion que des vents, c'eſt qu'on lit plus bas:

Pedibus talaria nectit
Aurea, quæ ſublimem alis, ſive æquora ſupra,
Seu terram rapido pariter cum flamine *portant.*

Quand il eſt queſtion du mari de *Flore*, c'eſt *Zephirus*.

Les Poëtes français un peu difficiles, n'ont pas manqué de faire cette diſtinction. Ecoutez *Diane* dans *Bernis*, au moment où l'Amour la force de faire à *Endymion* le ſacrifice de ſa pudeur.

« Emporte, dit-elle à *Zéphire*,
» Ce voile qui couvre mon ſein. » ....
Il en eſt un, qu'Amour déchire,
Et l'immortelle eſt dans le bain.

Si Zéph*ire* eût été employé ici ſans *e*, il aurait fallu *au*, & non pas *à*; mais,

Emporte dit-elle *au* Zéphir,

aurait été moins poétique que ;

Emporte dit-elle *à* Zéphir*e*;

parce que la poéſie veut des images, & qu'un Zéph*ir* n'en offre aucune; ce n'eſt qu'un ſouffle.

Quand nos Poëtes mettent au bout de leurs vers Zéph*ir* pour Zéph*ire*, en parlant de l'Amant de *Flore*, ils ſavent qu'ils prennent une licence ; ils ſuppriment une lettre pour leur commodité : il reſte à croire qu'ils diſtinguent entre *Aura* & *Zephirus*. Quant à *G*..., il prouve qu'il les confond : chez lui Zéph*ir* eſt l'équivalant des mots latins *Homo*, *Amator*, *Procus* ; & cela à quoi bon ? Vous l'avez vu ; pour ne rien fairè faire à ſon perſonnage de ce qu'annoncent tous ces mots là. Son Zéph*ir* ſemble un ouvrage de la Palingeneſie, une ombre.

G... tient ſi fort au ſouffle qu'il anime ; qu'il ne veut pas qu'on doute de ſon intention. Ce n'eſt pas de Zéph*ire* qu'il eſt queſtion dans ſa proſe & dans ſes vers ; c'eſt d'*un* Zéph*ir*. Le mot *un* exclud l'*e* néceſſairement. On ne dit point *un* Zéph*ire* ni les Zéph*ires* : enfin *Gauthier* eſt tout à l'impuiſſant ; il le préfere au

valide. Il convient même qu'on le disculpe de ce que, dans sa production renaissante, Zéph*ir* est quelquefois écrit avec un *e*. C'est contre son gré ; c'est une ânerie de l'Imprimeur, à laquelle les Editeurs n'ont pas eu le tems de prendre garde. *G...* en cela est à plaindre, comme bien d'autres. Quand *Mercure* se charge de nos marchandises, il est pressé de vendre (1); elles en souffrent, & ne nous font souvent ni honneur ni profit.

(1) Nous n'entendons point dire qu'il l'est par avidité. Il est presque impossible que les bagatelles adressées aux Auteurs du Mercure soient correctement imprimées. Outre qu'elles ne valent souvent pas la peine que ces MM. y apportent attention, ils sont obligés de tenir leur promesse à point nommé. Ils ont à peine le tems de soigner un ou deux articles intéressans, & ces articles sont d'ordinaire les analyses qu'ils font des ouvrages nouveaux : ils n'ont pas tort, puisque c'est à cette seule partie que le public s'attache pour juger de

Maintenant que nous voilà certains que si *G*... fait imprimer sa piece pour son compte, il retranchera cet *e*, qui est quelquefois de trop dans le Journal; qu'il châtrera le mot, & le rendra analogue à son personnage : demandons-lui pourquoi, ayant besoin d'un être sensible, d'un corps agissant, pour jouer sa piece, il s'obstine à préférer à Zéph*ire* un corps fantastique, un souffle qu'il ne cesse de personifier. Les conventions nous empêchent d'appercevoir cet acteur. Il pouvait mettre Zéph*ire* en

---

leur mérite. S'ils acceptent de pauvres petites pieces de vers, c'est parce qu'ils ne peuvent s'en dispenser : aussi sont-elles reçues & traitées dans le Journal, comme des Capucins dans une voiture publique. Enfin la réputation de ces MM. ne saurait dépendre de la nature des pieces fugitives qu'ils offrent, puisqu'ils sont rarement les maîtres de choisir, & que pour qu'ils en livrent de bonnes, il faut avant tout qu'on leur en donne.

ſcene ; il en aurait tiré le même parti. L'eſprit du Lecteur aurait été en repos ; au lieu qu'il travaille ſans ceſſe pour ſe repréſenter ce qu'il ne peut réuſſir à voir.

Qu'on nous parle de *Borée*, notre imagination ſe figure à l'inſtant le raviſſeur nerveux d'*Orithie* : nous voyons en lui le pere de *Calaïs* & de *Zétes*. Qu'on nous parle de Zéph*ire* ; nous nous figurons un beau jeune homme, amant de *Flore*, & faiſant, comme *Borée*, des enfans à ſa maîtreſſe. Mais, vient-on à nous parler d'un Zéph*ir* ; nous n'avons plus l'idée d'un être, qui joint à la fonction de ſouffler la faculté de produire ſon ſemblable. Ce n'eſt plus qu'un vent frais & doux, qui ſe joue à travers les feuillages, qui careſſe les épis, qui ride la ſurface des eaux ; tandis qu'il faut à l'Auteur un être bien conditionné, propre à donner corporellement careſſe pour careſſe.

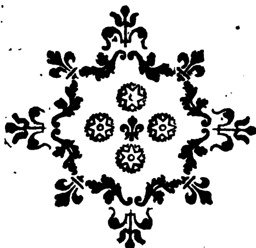
S'il était permis de mêler le ſacré au profane, & de comparer l'un avec l'autre; nous dirions que, faire un être corporel d'un *Zéphir*, c'eſt confondre les *Anges* avec les *Chérubins*. Un *Zéphir* figuré ſur la toile deviendra, faute de moyens, une tête ailée & bouffie, ſemblable à ces eſprits purs, à ces *Chérubins*, intelligences céleſtes qui ne vaudraient rien du tout pour la piece que *G...* avait à faire jouer, puiſqu'ils n'ont que la tête; en quoi ils different des *Anges*, créatures entieres, dont la chûte fut cauſée par leur amour pour les femmes. Les *Chérubins*, faute de derriere, ne peuvent, ſelon *Origene* (1),

(1) Les Anges, ſelon Origène, répondent corps pour corps des hommes dont la direction leur eſt confiée. *Voyez* Etienne Binet, du ſalut d'Origène. On a obſervé que c'eſt-là une des groſſes erreurs de ce Théologien.

être fustigés au jour du jugement. Les Zéph*irs* sont de même exempts de correction. Quant à Zeph*ire*, il est comme les *Anges*; il a en tout de quoi payer.

Finissons : c'en est assez ; c'en est trop pour prouver qu'on pouvait donner à l'Eventail une origine plus naturelle, moins embrouillée & moins triste. Osons ne pas redouter la concurrence. Risquons nos idées sur le même sujet. elles different absolument de celles de *Gay* & de *Gauthier* : elles sont neuves, du moins à cet égard. Mais qu'est-ce qu'un badinage aussi court que le nôtre, comparé avec les deux productions dont nous venons de faire l'analyse? S'attendrait-on à trouver quelque chose d'aussi peu important à la suite de tant d'observations ? Ce que dira le plus grand nombre des Lecteurs est tout prévu. Il faut renoncer au suffrage de

ceux qui jugent du mérite d'un ouvrage par ſon étendue.





ORIGINE
DE L'ÉVENTAIL.

OBéiſſons à ma chere Lucile :
Ce qui lui plaît, je le fais à l'inſtant :
Quand voudra-t-elle, à mes vœux plus docile,
Faire, à ſon tour, ce qui me plairait tant ?

Ma tâche eſt, aujourd'hui, d'endoctriner
ma Belle
Sur ce brillant colifichet,
Cette importante bagatelle,
Ce ſeptre, dans ſa main! car ma Lucile eſt
telle,
Que qui la voit eſt d'abord ſon ſujet:
Elle gouverne, elle ſoumet
Tout mortel qui s'approche d'elle.

Je chante... Quoi? des riens. Ne chantons
point: parlons.
Je parle d'un bijou qui chaſſe les Frelons:
D'un meuble aux Dames fort utile;
Qui tient lieu des Zéphirs; qui s'oppoſe aux
rayons
D'un ſoleil trop ardent. Il me ſerait facile
De révéler de plus à quoi ce meuble eſt bon;
Quelle arme c'eſt aux mains de la coquetterie:
Les femmes, là-deſſus ont reçu maint lardon:
Je pourrais.... Non, Vénus, je ne le puis;
non, non.
Qu'à la Beauté tout autre oſe donner leçon;
Qu'il s'en plaigne, qu'il l'injurie....
J'applaudis aux Circé qui charmérent ma vie;
Le peu de fiel que j'ai, je le garde aux Gacon.
Les défauts du beau ſexe enfin, je les oublie,
Que je découvre ſeulement

D'où nous vient l'Eventail ; qui fit cet inſtrument ;
Je ſatisfais Lucile, & ma tâche eſt remplie.

Oui ! mais qui m'aidera ? je ne ſuis point au fait :
Moi rimeur ! comment parler net
De l'Eventail ? Son inventeur, ſon pere,
Quel eſt-il ? répondez, confidents de Clio :
Inſtruiſez-moi ; je crois en vous ; j'eſpere
Tirer parti de vos *in-folio*.

Repertoires maudits ! aucun ne m'endoctrine.
L'un me fait voyager de l'Eſpagne à la Chine
Et me montre, en cent lieux, ce meuble là tout fait.
Mais, par qui ? dans quel tems ? Voilà le point. Devine.
D'un feuillage à long plis, l'autre m'offrant l'effet,
A l'ombre d'un palmier m'endort en Paleſtine.
Sur l'Encyclopédie à huis-clos je rumine :
Pour mes cinq cents écus, je n'ai qu'un long feuillet,
Qui ne m'en dit pas plus que mon vieux Richelet.
Tenté de m'enrichir je fouille envain la Mine :
S'il s'y trouve un Filon, c'eſt pour l'abbé Trublet.

Que faire en pareil cas ? que faire ? on imagine.
Allons soit ; viens Amour ; viens, ma Muse badine,
Sans toi, renoncerait à traiter son sujet.

M'y voici ; bon ! *Flora* me rend l'œuvre facile :
Elle me donne les moyens
De satisfaire ma Lucile.
Tout Poëte tient à Virgile
Un peu plus qu'à Saint Augustin :
Il aime Homere le Troyen ;
Et cet aimable libertin,
Ce tendre Ovide, amant habile,
Qui des plaisirs parla si bien.
Excusez ma muse fragile.
Si, dans mes vers je suis payen,
Je tiens en prose à l'Evangile :
Tout, ici bas, va mal & bien.

On la connait mon Héroïne,
La Génevieve des Romains, (a)
Flora, cette beauté divine,
Dont tous les goûts furent humains (b)
Des voluptés aimable Reine, (c)
Elle le fut des Elémens.
A son plaisir la Souveraine
Faisait la pluie & le beau tems.

Qui la fêtait, pendant neuvaine,
Etait payé de son encens,
De ses chansons & de sa peine.
Non qu'elle eût égard aux présens; (d)
Au contraire; les pauvres gens,
Qui n'arrivaient pas la main pleine,
Voyaient deux fois mûrir leurs champs.

Il était de toute justice
Qu'une Déesse aussi propice
Eût, pour le moins, un jeune époux.
Zéphire était charmant, Zéphire en fit l'office.
Quoique volage, il contenta ses goûts,
Si bien, qu'en son absence, elle était au supplice,
Et se félicitait, dans ses jours de service,
De jouir dans ses bras des plaisirs les plus doux.
Tel croit lui ressembler, qui n'a que son caprice;
Quand au reste, néant: il valait mieux que nous.

Zéphire, allant faire un voyage,
Flore lui dit: Vous êtes des maris
Le plus beau, mais le plus volage.
Vous allez caressant mes suivantes Doris,
Zirphé, Mirza: de ce libertinage
La preuve existe; on n'a qu'à voir leurs fils.

Comme vous emplumez ; comme vous fort
jolis ;
Comme vous sans barbe au visage ;
Légers, papillonants à la cour de Cypris ;
Au milieu des Jeux & des Ris
Sans cesse ils offrent votre image. (e)
Vous allez courir le Pays :
Vous me promettez d'être sage ;
Vous me parlez d'un prompt retour.
Trouvez bon que j'exige un gage,
Qui m'assûre de votre amour.

Zéphire dit : « Voici mes ailes ;
» Coupez, rognez, Belle des belles ;
» Otez-en tant qu'il vous plaira.
» C'est à regret que je vous quitte.
» De pied Zéphire s'en ira
» Triste & pensif, comme il pourra.
» Cette perte lui semblera
» Dans ce moment-ci fort petite.
» Auprès de Flore tout l'invite.
» Flore dans peu le reverra :
» A son retour il volera....
» Heureux, alors, d'aller plus vîte. »

Peut-être à Flore on en voudra.
Du beau jeune homme elle rogna
Sans pitié les ailes dorées.
Les femmes sont peu rassûrées
Par les sermens d'un mari qui s'en va.

Ont-elles tort? des paroles ſacrées
En fait d'amour, dites-moi s'il en eſt?

Flore a pris de ſa chevelure
De quoi nouer en un paquet
Ce plumage qui la raſsûre.
Elle le ſerre en un coffret,
Qui, le jour, pend à ſa ceinture,
Et la nuit eſt ſous ſon chevet.
Qu'elle veille, ou qu'elle repoſe,
Elle penſe à Zéphire, & ne fait autre choſe.

Tu ne perdras pas ton amant,
Flore, diſſipe tes alarmes.
Zéphire marche à l'Occident:
Là le ſexe a fort peu de charmes;
Même il eſt laid . . . . heureuſement!

Où Zéphire n'eſt pas, tout languit, tout expire.
Du jour de ſon départ, tout fut de mal en pire
Au pays des pauvres SABINS; (*f*)
Car, en paſſant, il faut le dire;
C'eſt-là que Flore avec Zéphire
Avait formé de doux liens: (*g*)
Elle avait chez eux ſon Empire,
Avant d'aller chez les Romains.
Chez les Sabins, dès-lors, plus de fleur printaniere.

Mars, armé de ſon cimetère,
Vint-là diſputer les Vénus.
Apollon n'aime point la guerre ;
Il abandonna les vaincus.
On ne vit plus de Bouquetiere,
Ni de Muſe Limonadiere
Dans le palais de Tatius. (*b*)

De ſang humain Flore baignée,
Accuſe ſon amant échappé de ſes bras.
« Ces horreurs n'exiſteraient pas
» S'il ne l'avait pas dédaignée !
» Mais non ; c'eſt ſon amour qui fut trop
» exigeant.... »
De ſes ſoupçons jaloux elle pleure indignée.

« Qui m'obligeait à couper en partant
» Le plumage de mon amant ?
» Il ſerait de retour, dit-elle.
» C'eſt moi qui retarde ſes pas.
» Mais, ſi quelque Beauté nouvelle
» Le captivait par ſes appas !....
» Zéphire ! j'aime mieux te revoir infidele ;
» Je l'aime mieux, que de ne te voir pas.
» Parais ; d'un ſeul regard tu me rendras la
» vie :
» Nous la rendrons à ces climats :
» Viens ; fais grace à ma jalouſie.
» A mes yeux daigne encor t'offrir.
» Flore a ſouffert en ton abſence,

» Tous les maux que l'on peut souffrir.
» Mais, de mon vif amour c'est l'excès qu
t'offense. . . . .
» J'osai t'accuser d'inconstance,
» Quand tu manquais à mon desir.
» J'exigeai.... J'ai trop fait : devrais-tu m'en
» punir ?
» Se peut-il que tu t'en souviennes ?
» Tes ailes, aujourd'hui, ne peuvent te servir!
» Aime ; l'Amour te prêtera les siennes. »

Dans ce moment, elle tira
De son coffret le beau plumage,
Puis les barbes en étala
En quart de cercle, & de deux doigts fixa
Les tubes en un point : puis contempla ce gage ;
Et puis après s'en détourna.
Elle le ploie & le déploie,
Selon que la peine ou la joie
L'affecte dans ce moment là.
Un feu dévorant la consume.
Sa flamme est peinte dans ses traits:
Sans y penser, elle agite la plume :
Ce mouvement lui procure un vent frais.

« Quel charme, ô Dieux! Quel doux
» prestige !
» Qui me caresse en ce moment ?
» S'écria Flore ; est-ce un prodige ?
» D'où me vient ce soulagement ?

» C'eſt à tort que mon cœur s'afflige.
» Il eſt, ſans doute ; à mes côtés
» L'Immortel, que mon cœur exige.
» Ainſi les airs ſont agités,
» Quand il y regne, & qu'il voltige
» Sur les apas qu'il a quittés. »

Un nouveau mouvement ſuccede
Au mouvement que la Déeſſe a fait.
Nouveau Zéphir, nouvel effet.
Mais, la cauſe à la fois paraît...
C'eſt Flore, dont la main apporte un doux remede
A l'ardeur qui la dévorait.
L'inviſible Zéphir va jouer l'intermede.
Enfant, né du haſard, il en impoſe, il plaît ;
Et Flore le chérit, tout impoſteur qu'il eſt.

Que de fois à l'erreur la Déeſſe ſe livre !
Que d'eſſais, pour tâcher de remplacer l'amant !
Sans ce plumage careſſant
Flore déſormais ne peut vivre.
Elle entretient ce vent badin,
Qui la fait croire à la préſence
Du Dieu qui careſſait ſon ſein.
Elle jouit dans le ſilence ;
Elle ſe plaît à s'abuſer....
L'Art peut, un tems, nous amuſer ;
Un tems, il peut charmer l'abſence :
Mais, croyons-en l'expérience ;

Loin

Loin que nos ſens ſoient appaiſés
Par ces moitiés de jouiſſance,
Ils ſont encor plus embraſés.
Excuſez, beau ſexe, excuſez :
Un amant ſeul, par ſa préſence,
Peut éteindre la violence
De tous les feux qu'il a cauſés.

Conſole-toi, le tien s'avance,
O Flore ! il vient combler tes vœux,
Et mettre fin à ta ſouffrance.

Le myrthe verdit à tes yeux.
Chaque arbre a repris ſon feuillage,
Et recele ſous ſon ombrage
Des oiſeaux le peuple amoureux.
De Cypris tout reſſent les feux.
Sur le gazon l'œil diſtingue les places
Où les Amours ont careſſé les Graces :
L'herbe a fléchi ſous leurs efforts heureux.
A tes côtés vois folatrer les Jeux.
Les Nymphes, en robe légere,
Suivent les pas de leurs vainqueurs :
Chaque amant, couronné de fleurs,
Enlace & fixe ſa Bergere.
Qui les ramene autour de toi ?
Qui fit ces trônes de verdure,
Où chaque être ſubit la loi
D'un plaiſir vif & ſans meſure ?

C'est Zéphire. Connais ton Roi ;
Jouis du Dieu de la nature.

Au haut des airs qu'il embellit
Zéphire plane ; il se balance :
Il a vu Flore, il lui sourit ;
Et dans son sein le Dieu s'élance.

« Je retrouve enfin vos appas ;
» Je vous revois, je vous adore :
» Pressez votre amant dans vos bras ;
» Dites-lui, prouvez-lui que vous l'aimez encore. »

Zéphire dit, & soupira
Sur le sein embrâsé de Flore.
Il y vit les roses éclore ;
Il s'applaudit, il admira,
Il baisa vingt fois son ouvrage.
L'œil de la Belle se ferma.
» Cher époux, cher amant.... non....tu n'es
» point volage....
» Zéphire... tu démens les injustes humains... »
Le plaisir l'empêcha d'en dire davantage.

Heureuse de fixer, dans ces momens divins,
Le trait, qui de ses sens lui dérobait l'usage,
Qu'eût-elle fait d'un vain plumage ?
L'EVENTAIL lui tomba des mains.



NOTES.

(*a*) *La Génevieve des Romains.*

LES ANCIENS étaient des Idolâtres, qu'on ne saurait trop blâmer. La Déesse *Flora* (qu'il ne faut pas confondre avec la fameuse Courtisanne *Flora*, maîtresse de *Pompée*) *Flora*, divinisée chez les Grecs, & puis fêtée chez les *Sabins*, & puis dans Rome, était invoquée par tout ce monde là, quand l'intempérie des saisons l'exigeait. Le Peuple lui demandait précisément la même chose que le Peuple demande aujourd'hui à *Sainte Génevieve*; de la pluie & du beau tems: on lui faisait de même des offrandes; on lui adressait des prieres: voilà les points de vue sous lesquels l'une peut être comparée à l'autre; nous ajoutons que ce sont les seuls; & c'est par cette raison que nous distinguons la Déesse *Flora* de la Courtisanne *Flora*. Il est bon de prévenir toute interprétation maligne.

L'an de Rome 513 ou 514, fut rendu un Edit, portant, « qu'attendu le déréglement » des saisons, les jeux *Floraux* seraient cé- » lébrés tous les ans. »

Ces jeux, comme on sait, donnaient lieu à des assemblées fort scandaleuses, que *Lactance* a frondées. Ce déclamateur était persuadé que la Courtisanne *Flora* avait institué les jeux *Floraux* du produit de ses débauches. Son zele, qu'on ne peut trop louer, l'empêcha de voir suffisamment clair à cet égard : on le lui a prouvé. Ce n'était ni la Déesse ni la Courtisanne qui avaient fait cette fondation : elle était l'ouvrage des Peuples. Louable dans le principe, puisqu'elle avait été inspirée par la reconnaissance ; elle cessa de l'être dans la suite, parce que ces jours solemnels où l'on s'assemblait pour fêter la Déesse, donnerent lieu au désordre & à la licence. Les abus s'introduisent par tout.

Il est sûr que les femmes paraissaient nues dans ces assemblées mystérieuses, contre lesquelles *Lactance* tonnait si vivement, l'an 303 de J. C. sous *Dioclétien*.

Il est sûr encore que la morale qu'on prêchait au nom de la Déesse, pendant la tenue

de ces assemblées, était une morale abominable.

Flora, disait-on, *veut que les femmes célebrent sa fête, parce qu'il est juste de les avertir qu'elles aient à profiter de leur beauté, pendant qu'elle est dans sa fleur; car, si elles laissent passer le bel âge, elles seront méprisées, comme une rose qui n'a plus que ses épines.*

Sur quoi un Savant a remarqué, que nous, qui ne sommes pas Payens, nous ne prêchons pas d'autres dogmes à l'Opéra & à la Comédie.

(b) Dont tous les goûts furent humains.

Nous n'avons pas de connaissances positives sur la vie mortelle de *Flora*; nous ne pouvons la juger que sur la conduite qu'elle tint après son apothéose. Cette conduite nous suffit. Nous donnons à *Flora* des goûts humains; elle en eut en effet; & en cela, nous ne croyons pas qu'elle passe pour blamable. *Flora* était humaine, puisqu'elle faisait du bien aux hommes, puisqu'elle eut pitié de *Zéphire!*..... Les divinités payennes étaient fort portées à s'humaniser: *Flora* en

fit preuve. On n'a désapprouvé en aucun tems le goût d'une femme pour son mari. *Zéphire* était le mari, l'amant aimé de *Flore* : elle n'aimait que lui ; la Courtisanne aimait tout le monde.

(c) *Des voluptés aimable Reine.*

Le Plaisir n'a pas de plus beau trône que celui que *Flore* lui dresse. *Vénus* est la Reine des voluptés dans un sens, *Flore* l'est dans un autre. Notre *Sainte Patrone* n'entre ici pour rien dans la comparaison.

(d) *Non qu'elle eût égard aux présens. Au contraire,* &c.

Nous ne saurions trop nous féliciter de ne point ressembler à ces vicieux habitans de Rome & d'Athènes, qui se persuadaient qu'on vient à bout de gagner, par des présens, les Dieux comme les hommes ; & qu'à moins d'acheter leur faveur, on ne réussit pas à l'obtenir. *Palingene* a fait là-dessus quelques

vers (1) dont nons essayons de donner ici le sens.

Animaux à deux pieds, imbécilles humains!
Les Dieux, à votre avis, encleins à l'avarice,
Aiment l'Or, les Rubis? vous leur croyez ce vice?
Vous pensez que vos dons changeront vos destins?
Vos Dieux! cœurs corrompus, vous croyez les corrompre?
Cessez de les tenter & de les interrompre;
Des apâts, faits pour vous, ne peuvent rien sur eux:

(1) *O bipedes asini! Divos censetis avaros?*
Et gemmas cupere, & fulvo, lætarier auro?
Aut vestri auxilii, vestrique favoris egere?
More hominum donis corrumpi creditis illos?
Non corrumpuntur prætio, nec munere curant.
Cum sint felices, atque omni ex parte beati,
Cum sua sint quæcumque tenent, Tellus, Mare & Æther.
Quomodo quæ sua sunt Divis donare potestis?
Nonne ipsi potiùs donant hæc omnia vobis?
Talia contemnunt prorsùs, nec talia propter
Audire aut saltem dignantur cernere quemquam.
Prima est munditiés animique & corporis, ob quam
Diis homo sit gratus, Divumque meretur amorem.

Ils n'ont besoin de rien ; sans nous ils sont heureux.
Quand les quatre Elémens composent leur domaine,
L'homme croît leur donner ce qui leur appartient !
Ce qu'il en a reçu ; ce que d'eux seuls il tient,
Il court le leur porter ! .... Votre espérance est vaine.
Maîtres de tout, les Dieux dédaignent vos tributs.
Pour en être exaucés portez-leur des vertus.

Palingene écrivait dans le seizieme siecle ; on juge bien que ce n'était pas à des Chrétiens qu'il s'adressait. Félicitons-nous d'être revenus de ce ridicule si grand de porter des tartelettes & des bouquets à nos Patrons ; d'user les pieds de leur statue à force de les baiser. Les *ex voto* sont passés de mode. Les femmes, pour remercier Dieu de leur heureuse délivrance, ne vont plus porter des brioches dans les Temples, au profit des Archimandrites. O que nous avons sujet de nous moquer des pratiques du Paganisme ! O que les lumieres de notre siecle l'ont mis au-dessus des siecles qui l'ont précédé !

Ce n'eſt pas aujourd'hui qu'on blâmerait la morale de *Palingene*. Qu'on y réfléchiſſe ; on verra qu'il y a un tems infini que la ſainte Inquiſition fit exhumer & brûler un Philoſophe qui avait ſi bien prêché : il s'eſt écoulé depuis, 230 ans. Déja le Journal des Savans de 1703 en a fait l'apologie ; il y eſt dit, que « c'était un Prêtre *plein de re-* » *ligion.* »

Si les vers de *Palingene* ne ſuffiſaient pas pour le rendre immortel, il le deviendrait pas l'honneur que lui firent ſes ennemis en ſe vengeant ſur ſon cadavre. le Proſateur *La Monnerie* a parlé de *Palingene* avec enthouſiaſme : il l'a traduit ; c'eſt dommage qu'il faſſe ſi peu d'honneur à l'original. Il eſt sûr qu'il faudrait un Poëte, un *De Lille* pour en rendre les beautés.

(*e*) *Sans ceſſe ils offrent votre image.*

Ces enfans naturels, ces, jolis *Zéphires* ne peuvent point ſervir à G.... de faux-fuyant pour ſe tirer d'affaire. La diſtinction eſt établie entre Zéphir*e* & Zéphir : les enfans

de *Pierre* ne portent pas le nom de *Paul*. G.... prouve par la maniere dont il orthographie, qu'il n'a point eu l'idée de ces bâtards. Nous concevons qu'ils lui convien-draient fort, puisqu'ils le sauveraient du reproche d'avoir fait un homme d'un air agité, & cela de notre tems; mais il s'est interdit la ressource de les appeller à son secours. Imaginez d'ailleurs ce qu'on devrait penser d'un enfant qui irait caresser la femme de son pere! On a vu que G.... est trop timoré, pour avoir pu concevoir & mettre au jour une si criminelle idée.

(*f*) *Du jour de son départ, tout fut de mal en pire*
Au pays des pauvres Sabins.

Sine Cerere & Baccho friget Venus, a-t-on dit. Cela est vrai; mais il l'est aussi que le Printems est la saison favorable à l'amour; que la nature est fort triste, quand les arbres sont dépouillés de verdure, & que les fleurs n'émaillent point les gazons. *Zéphire* s'absente des pays même où l'on dit que le Printems est perpétuel. Beaucoup de

gens sont très-froids alors : c'est le moment où l'on fait du noir, & où l'on trouve que *tout va mal.*

Les *Sabins* coururent voir les jeux auxquels les *Romains* les avaient invités. Quand on va chercher le plaisir chez ses voisins, c'est une preuve qu'on s'ennuie chez soi. L'auteur attribue l'ennui des *Sabines* à l'absence de *Zéphire*; il suppose que leurs filles & leurs femmes leur furent enlevées dans ce moment là.

(*g*) *C'est là que Flore avec Zéphire*
Avait formé de doux liens.

Quand le culte de *Flora* fut transporté à Rome, l'histoire de cette Déesse se perdait déja dans l'obscurité des tems. Nous n'avons vu nulle part que le mariage se fit en Grèce; ainsi rien n'empêchait de dire que ce fut chez les *Sabins.*

(*h*) *Dans le Palais de Tatius.*

Tatius, Roi des Sabins & Collegue de

Romulus. Ce fut lui qui transporta à Rome le culte de *Flora*. Deux femmes charmantes allaient & venaient dans son Palais, distribuant à droite & à gauche, l'une des Bouquets, l'autre des Vers; ce qui flatait infiniment les Seigneurs & les Dames de la Cour. J'en ai dit deux mots, page 45 du premier volume de mes Contes.



EPITRE



EPÎTRE

A UN BON SEIGNEUR;

QUI DONNAIT DU TERREIN.

Heureux qui peut avoir un petit jardinet!
Au moindre Maraîscher, souvent je porte envie.
Que m'importe au Printems d'avoir un cabinet?
Je vois à mon plat-fond pendre maint Amphibie;
Chose peu vraisemblable, & sentant la magie,
Ainsi que le tombeau de défunt Mahomet.
J'ai plus de mille oiseaux; leur cortége est muet;
Ils sont sans mouvement, je les vois & m'ennuie;
Tandis que, sous l'ormeau, Lisette & Colinet,
Ecoutant, chaque jour, siffler le Sansonnet,
Se livrent aux transports de leur ame ravie.

Sous de légers cryſtaux, chez moi, ſont ſuſpendus
De larges Papillons, de longues Demoiſelles :
Je voudrais qu'aux Zéphirs ils fuſſent tous
rendus.
Ces ſquelettes froiſſés, qui m'ont été vendus,
Ne paſſent, après tout, que pour des bagatelles.
Ah ! tant d'autres, nués des couleurs les plus
belles,
Satisferaient, vivans, mes deſirs empreſſés... !

Le Printems vous éveille, inſectes, renaiſſez;
Sortez de vos tombeaux, développez vos ailes,
Volez, enfans de l'air, hâtez-vous ; paraiſſez.
Que vos corps ondoyans, vos mobiles den-
telles,
De l'Or & des Rubis l'un dans l'autre enchaſſés,
Faſſent luire à mes yeux les vives étincelles,
Et de l'Aſtre du jour les ſpectres diſperſés.
Mais les lys faſtueux vont languir effacés ;
Vous allez triompher de cent roſes nouvelles ;
Et moi, loin du théatre offert à votre amour,
Je ne vous verrai pas, ſur le ſoir d'un beau
jour,
Cent fois amans heureux, & cent fois infideles.
Sous mon toit je dirai, plein d'un juſte regret :
Heureux qui peut avoir un petit jardinet !

Il va dans ſon Parterre, au lever de l'Aurore,
Conſidérer les feux dont l'Olympe le dore.

Il sent les doux parfums qu'exhalent mille
fleurs.
Dans leur sein la Déesse a répandu ses pleurs.
Il voit ces diamans dont elle embellit Flore :
Change-t-il de posture, ils changent de couleurs.
Sous différens aspects il veut les voir encore ;
Quand le jaloux Phébus, dont le feu les colore,
Les lui dérobe enfin, & les change en vapeurs.

Que m'importe Midas & les biens qu'il
possede !
Il bâille tout le jour : un long ennui l'obsede.
Son ame sans desirs est en proie aux dégoûts.
La goûte le travaille ; il en fait le remede....
Son Parc, ses prés, ses bois sont moins à
lui qu'à nous.

J'applaudis au vieillard venu de Cilicie, (a)
Qui, d'un terrein ingrat, sous les murs
d'Œbalie,
A force de travail, avait fait des jardins,
Fertiles en beaux fruits, qu'enviaient ses
voisins.
Non loin des bords heureux que le Galeze
arrose,
La ronce disparut, & fit place à la rose.
Là, seul & satisfait, tantôt dans sa cabanne,
Et tantôt sous le dais d'un mobile Platane,

Il prenait ses repas, composés pour tous mêts,
Des présens de Pomone & des dons de Cérès.

J'aime à voir Curius, ce citoyen utile,
Agriculteur-guerrier, qui, quand Rome est tranquile,
Grossiérement vêtu, seul & content de peu,
Dans sa maison des champs s'atable au coin du feu.
Il vit de végétaux; sa vaisselle est d'argile:
L'Or ne peut le tenter; pour lui c'est un bonheur
De pouvoir commander à son vil possesseur.
Il dédaigne les dons qu'apporte le Samnite,
Et le fait, en partant, rougir de sa visite.

Le Poëte élégant (*b*), qui fit la Syphilis (*c*),
Aux plaines de Baldo, sans trouble & sans ennuis,
Peu jaloux des plaisirs enviés de Véronne,
Servit sur ses vieux jours & Bachus & Pomone.
Souvent de pampres verds il couronnait ses fils:
Lui-même ornait son front de la feuille & des fruits
Que ces Dieux, qui l'aimaient, lui donnaient en Automne.

Horace, à Tivoli, ſous ſes rians berceaux,
Mépriſa les beautés de Mycène & d'Argos.
Ennemi du tumulte, ennemi des affaires,
Il plaça le bonheur, loin de ces mercenaires,
Qui vendent à Plutus leurs jours & leur repos.
Il vécut plus heureux, plus ſouverain qu'Octave :
Le Poëte était libre, & l'Empereur eſclave.

Je vois que de tout tems les amans des neuf Sœurs,
Peu jaloux des faux biens, ne priſant que l'étude,
Ont, dans tous les païs, aimé la ſolitude.
C'eſt là que de leur ſiecle ils ont frondé les mœurs,
Et des premiers humains tant prôné l'habitude.
Inſenſés ! nous croyons le bonheur dans les cours !
Nous l'y cherchons envain : il régit nos Domaines ;
Il habite les bois, il cultive les plaines :
C'eſt là qu'il nous invite à paſſer d'heureux jours.

L'aimable indépendance eſt le tréſor du ſage :
Lui-même il ſe maîtriſe, il ſe fait ſeul la loi ;

Il arrête le tems, dont il prise l'emploi.
Les plaisirs de l'étude, & ceux du jardinage,
De ses jours fortunés font un égal partage.
Sur un arpent de terre un Philosophe est Roi.
Le vulgaire ignorant, qui voit ses goûts champêtres,
Le croit seul & le plaint : le Peuple augure mal.
Là, comparant nos mœurs aux mœurs de nos ancêtres,
Là, jugeant les vertus, les vices de ses maîtres,
Il les peint d'un crayon ou propice ou fatal.
Il commande en despote à la foule des êtres,
Et les fait arriver tous à son Tribunal.

Là, de ses espaliers souvent la moindre feuille,
Lui fait trouver un monde auprès d'un fruit qu'il cueille.
Quel sujet tout-à-coup d'admirer l'Eternel !
Dans les moindres objets sa grandeur se signale. . .
De l'insecte au lion, quel immense intervale !
Le sage, en ce moment, au-dessus d'un mortel,
A l'aide du crystal qu'a poli dom Noël,
Admirant leur structure, accuse tout profane,
De ces êtres sans force orgueilleux destructeur. . . . . .

Il en connaît le prix : dans leur corps diaphane,
Ses yeux ont distingué le jeu de chaque organe.
Plein de respect, il tremble, & bénit leur
auteur.

Il s'occupe, à toute heure, en ce paisible
asile :
Il est, sous ses tilleuls, au travail excité,
Par les conseils qu'il prend d'Horace & de
Virgile.
Il fronde, en liberté, le luxe de la ville ;
Et, la bêche à la main, appellant la santé,
Il goûte un bien, plus vrai que n'est la
Royauté.

Oui, le plus doux plaisir, le plaisir qu'on
ignore,
C'est celui de bêcher, de cultiver son champ.
On ne conserve pas, sans chagrin dévorant,
Un titre fastueux, un rang dont on s'honore ;
Mais les dons précieux de Cérès & de Flore,
Sont toujours les doux fruits d'un travail
amusant.

Toi, dont le sage goût en vingt lieux se
discerne,
Comte, qui sçus changer en de rians jardins,
Un séjour dont Pluton s'était fait un Averne ;
Toi, qui, dans la Cité que ta bonté gouverne,

Sais faire autant d'heureux qu'elle a dè
citoyens ;
Pourſuis : d'un Roi chéri la grandeur libérale
S'en rapporte, à bon droit, à ton ame loyale.
Trente toiſes de ſol peuvent combler mes
vœux.
Là, du ſort qui m'outrage, oubliant l'injuſtice,
Je me ferai conſtruire un petit édifice,
Où, Socrate nouveau, je ſaurai vivre heureux.
Tes noms, en lettres d'or, brillans au frontiſpice,
Long-tems de ta faveur inſtruiront mes neveux.
Le plan de mon jardin aura droit de te plaire :
Ton buſte y paraîtra de roſes couronné ;
Ton chiffre, en buis épais, formera mon
Parterre ;
Et dans le même goût tout ſera deſſiné.

Laiſſe-moi plus avant pourſuivre ma chimere.
Il tombe ce Palais, où l'immortel Manſard,
Par un heureux enſemble excella dans ſon
art.
Tout change, tout périt ; la fiere Architecture
Ne peut des demi-dieux fixer la majeſté,
Lorſque la faulx du Tems a flétri ſa parure,

Et porté quelqu'atteinte à ſa ſolidité.
Sur les pompeux débris de ce Palais vanté,
Nos yeux verront bientôt la riante verdure,
Et de jolis ſalons, ſimples dans leur ſtructure,
Où viendra s'établir la modeſte Gaité.
Déja le ſol honteux de ſa ſtérilité,
Dans ſes flancs déchirés appelle la nature:
C'eſt-là que ta bonté m'a permis d'eſpérer
Un bien, que tu me vois conſtamment deſirer.

Charmante illuſion! volupté douce & pure!
Miracles enfantés par la prompte culture!
Je vois le doux jaſmin ombrager mes berceaux.
Le ſouple chevrefeuille, y mêlant ſes rameaux,
Vient m'offrir les tuyaux de ſa fleur panachée.
La branche de Lilas, négligemment panchée,
Des gerbes qu'elle enfante embaume au loin les airs.
Zéphire ſemme les fleurs; la terre en jonchée.
Je ne ſuis plus mortel, je ne ſens plus mes fers;
J'ai reſpiré l'encens des Dieux de l'Univers.

Allez ſur ces tapis, où la ſage nature
Sous vos corps délicats étale ſa verdure.

Allez, heureux enfans, doux fruit de mes amours,
Sans fourreau, sans liziere, & sur-tout sans atours.
D'assister à vos jeux votre mere se pique;
Vos plaisirs innocens font son plaisir unique.
Loin des pédans fâcheux, coulez vos heureux jours.

Qu'il leur plaît, ce réduit que mes treilles entourent,
Théatre de la joie & de la liberté!
Voyez comme, en riant, ils s'élancent, ils courent!
Des rapides zéphirs ils ont l'agilité:
Leur visage riant, que la santé colore,
Le dispute en fraicheur aux plus beaux dons de Flore,
Et fait pâlir au loin tout éclat emprunté.

J'entretiens à propos cet exercice utile.
Me voilà, comme un but, à leurs yeux présenté.
Voyons de mes enfans quel est le plus agile;
Dans mes bras je l'attends... Lise est vive & subtile;
Elle part, elle accourt: son frere à son côté,
L'anime & rit sous cape; il perd le tems, plaisante,

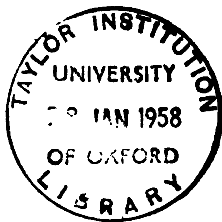
Sur ſa viteſſe envain mon Marmot a compté.
Ma fille touche au but, ma fille eſt triomphante :
Elle pend à mon col ; un baiſer la contente.
Un baiſer ! ah ! quel prix quand il eſt ſouhaité !
Près delà mon voiſin, à l'échelle monté,
Voit par-deſſus le mur cette ſcene amuſante.
L'arroſoir à la main, meſſire Blaiſe en rit,
Et de ſon galetas Jean-Jacques m'applaudit.

Mais le tems à mes yeux vient déployer ſon aîle.
De l'horloge qu'il tient, le formidable ſon
Effarouche ma Muſe, & juſqu'à l'Hélicon,
Lieu fort diſtant de ceux où plus d'un ſoin m'appelle,
La chaſſe aux pieds du trône où s'aſſied Apollon.

Comte, puis-je eſpérer que mon vœu s'accompliſſe ;
Que ces traits peu flateurs d'une groſſiere eſquiſſe,
Charment le tact heureux que t'ont donné les arts ?
Non ; mais puiſque tu ſais que ce lieu de plaiſance
Ne s'eſt montré qu'en ſonge à mes jaloux regards ;

Fais que la vérité ſuccede à l'apparence.
On peint mal ce qu'on voit à travers les brouillards.





NOTES.

NOTES.

(*a*) *J'applaudis au vieillard venu de Cilicie.*

C'EST celui dont parle Virgile dans le quatrieme livre de ses Géorgiques.

Namque sub Oebalia memini me turribus altis
Corycium vidisse senem.

Corycium de *Corycum* dans la *Cilicie*, où l'on présume que ce vieillard nâquit.

(*b*) *Le Poëte élégant qui fit la Syphilis.*

Fracastor né à *Véronne* sur la fin du quinzieme siecle. On lit dans sa vie que lorsqu'il vint au monde ses lévres étaient tellement unies qu'il semblait n'avoir point de bouche, & qu'il fallut se servir d'un rasoir

pour la lui former. On y rapporte encore, que sa mere le tenant dans ses bras fut écrasée du tonnerre, sans qu'il en reçût la moindre atteinte.

Il aima la vie tranquille. Il cultiva avec succès les beaux-arts. Sur la fin de ses jours il se retira dans sa maison de campagne, située à *Casi* au pied du mont *Baldo*.

On a de lui beaucoup d'ouvrages. Il dédia, au Cardinal *Bembo*, sa *Syphilis*, ou Poëme sur le mal vénérien.

Il eut pour contemporain *Sannazar*, Poëte Latin & Italien, si connu par sa galanterie, & par l'originalité de son *De partu Virginis*. L'élégance & la pureté du style de *Sannazar* lui avaient fait une telle réputation que le Cardinal *Bembo* le fit juge de la *Syphilis*. Il n'en fut point jaloux : il ne dépeça point son confrere ; il ne le déprisa point : il eut au contraire la modestie de dire de cet ouvrage, qu'il était supérieur à tous les siens.

Si *Fracastor* se plaisait dans la retraite, *Sannazar* l'aimait encore davantage. On

ſait qu'il eut un chagrin mortel de ce que *Philibert de Naſſau*, Prince d'Orange, Général des armées de l'Empereur, avait ruiné ſa maiſon de campagne. Il ſe ſouvenait apparemment du reſpect qu'*Alexandre* avait témoigné à *Thebes* pour celle de *Pindare*; le Prince ne gagnait pas à la comparaiſon; auſſi quand *Sannazar* apprit ſa mort, il s'écria : *Je mourrai content, puiſque Mars a puni ce barbare ennemi des Muſes.*

(*c*) SYPHILIS. Par ce mot il faut entendre l'Origine *poétique* du mal honteux.

SYPHILIS; dérivé de *Syphilus*, nom d'un Berger d'Amérique que *Fracaſtor* cite comme le premier qui fut attaqué de ce mal, pour avoir injurié le Soleil un jour de canicule. Une chaleur exceſſive tuait ce jour là les bœufs, les moutons, les hommes; tous les êtres. Les prés & les bois étaient en feu : pas une haleine de vent; nul abri; on n'eût pas trouvé à ſe mettre à l'ombre, même dans les forêts. *Syphilus* apoſtropha le Soleil un peu rudement. On a bien tort, lui dit-il, de te regarder

comme le pere de la nature, puisque tu en as si peu de pitié. Je ferais mieux d'adorer mon Roi, à qui je vois que la Terre & la Mer sont réellement soumises; qui commande à nombre de peuples; qui est plus puissant que toi & que tous les autres Dieux.

Mettons le latin sous les yeux des Amateurs; ils ne peuvent le revoir qu'avec plaisir.

Syphilus (ut fama est) ipsa hac ad flumina Pastor
Mille boves, niveas mille hac per pabula Regi.
Alcithoo pascebat oves: & fortè sub ipsum
Solsticium urebat sitientes Syrius agros:
Urebat memora: & nullas pastoribus umbras
Prabebabant sylva: nullum dabat aura levamen.
Ille gregem miseratus, & acri concitus astu,
Sublimem in solem vultus & lumina tollens;
Nam quid sol te, inquit, rerum patremque Deumque
Dicimus, & sacras vulgus rude ponimus aras,
Mactatoque bove, & pingui veneramur acerrâ;

Si nostri, nec cura tibi est, nec Regia tangunt
Armenta!....
. . . .
Demens, quin potiùs Regi divina facesso,
Cui tot agri, tot sunt populi; cui lata ministrant
Æquora, & est superis, ac sole potentia major!

Syphilus, de ce moment, renonce au culte du Soleil : il dresse un autel à *Alcithous* son Roi, dont il était avec raison fâché de voir mourir les troupeaux. Les autres Bergers en font autant; l'encens fume, des taureaux sont égorgés en sacrifice, & l'on en fait rôtir les entrailles.

Le Roi, qui n'était que Roi, un moment auparavant, apprit avec grand plaisir qu'on venait de le faire Dieu. De peur que le peuple ne fît un retour sur lui-même, il défendit sur le champ, sous peine d'encourir sa vengeance, qu'on adorât d'autre être que lui; reconnaissant qu'en effet, il était sur terre ce qu'il y avait de plus puissant; que les dieux qui avaient le ciel pour département, n'avaient qu'à s'y tenir; que

ce qui se passe au dessous d'eux ne les regarde en rien ; qu'ainsi ils pouvaient, à l'avenir, se dispenser de s'en mêler.

Quæposquam Rex, in solio dum fortè sederet
Subjectos inter populos, turbamque frequentem
Agnovit, Divum exhibito gavisus honore,
Non ullum tellure coli, se vindice, numen
Imperat, esse nihil terrâ se majus in ipsâ :
Cælo habitare Deos, nec eorum hoc esse quod
infra est.

Ici la fiction tient lieu de fait : supposons que les choses se soient passées de la maniere qu'on les raconte ; ce que dit *Syphilus* & ce que fit le Roi, méritait-il la colere d'un immortel ?

Un Dogue peut étrangler, d'un coup de dent, un Roquet qui le harcele : fait-il autre chose que de jetter un œil de mépris sur le chétif animal ? Un Rat saute au nez de sa Majesté Lione ; le Roi des animaux dédaigne de l'écraser. Un Géant rit des insultes d'un Pigmée : il lui suffit de savoir que, s'il le veut, de deux doigts il broiera le polichinel.

La clémence n'eſt-elle donc le partage que de l'Homme & des Animaux? Quand ceſſerons-nous de faire les Dieux vindicatifs? C'eſt cette réflexion qui m'oblige à vous arrêter ſur cette fiction, qui reſſemble à tant d'autres auſſi abſurdes.

Nous ignorons d'où vient le mal. C'eſt-là ſans doute ce qui donne lieu, parmi nous, à cette éternelle ſuppoſition de vengeance & de colere céleſte. Nous voulons des Dieux qui nous effraient : il faut qu'ils ſoient jaloux & cruels; ſans cela nous douterions de leur pouvoir.

Le Pere du jour, qui voit tout, ne manqua pas de voir ce qui ſe paſſait à ſon déſavantage. Indigné il donne une influence maligne à ſes rayons ; il corrompt ſa lumiere. L'Air, la Terre, les Mers, tout eſt empoiſonné. Le Globe ſe trouve ravagé par la plus affreuſe des maladies. *Syphilus* eſt le premier couvert de puſtules. Le fléau afflige enſuite toute la ville. Le Roi lui-même n'eſt pas épargné.

Viderat hæc qui cuncta videt, qui ſingula luſtrat,

Sol pater, atque animo secum indignatus, iniquos
Intorsit radios, & numine fulcit acerbo.
Aspectu quo Terra parens, correptaque ponti
Æquora, quo tactus viro subcanduit aër.
Protinus illuvies terris ignota profanis
Exoritur. Primus, Regi qui sanguine fuso
Instituit divina, sacrasque in montibus aras,
Syphilus, *ostendit turpes per corpus achores.*
Insomnes primus noctes, convulsaque membra
Sensit, & à primo traxit cognomina morbus.
Et mala jam vulgò cunctas diffusa per urbes
Pestis erat, Regi nec sæva pepercerat ipsi.

Qu'est-ce qu'un homme comparé aux dieux? Rien. Sa colere est celle d'un enfant de deux jours qu'il faut laisser crier. *Syphilus* fut puni; il le fut, quoiqu'il eût raison de se plaindre & de porter ailleurs son hommage : car, quand on souffre sous un maître, il est naturel de le lui dire, & d'en changer, si on peut. Au lieu d'infecter *Syphilus*, & le Roi, & l'Univers très-innocent, le Pere du jour personifié n'avait qu'à se faire reconnaître, en renversant le trône de son rival, & en faisant revivre son culte aboli. Le Berger méritait-il d'être puni? le

poison devait-il passer du coupable à l'innocent ? Non sans doute. Ni la Reine, ni la femme de *Syphilus* ne devaient le pomper, & trouver la mort dans les bras du plaisir. Le venin devait encore moins s'étendre, se perpétuer & passer des peres aux enfans. Condamner cette propagation comme un acte abominable de la part du Dieu, je conviens que c'est sapper la base du Poëme. Il a fallu à l'auteur un moyen d'établir nos droits à l'infernale succession de *Syphilus*. Ce moyen il l'a trouvé dans l'idée d'une vengeance sans bornes. Je n'aime point cela : je suis l'admirateur des vers de *Fracastor* ; mais j'en veux beaucoup au Soleil de nous avoir enlevé *François premier*.

Quoiqu'il soit difficile de souffrir sans se plaindre, comme de ne pas accepter des honneurs dont on se voit comblé, sans les avoir brigués ; (car *Alcithous* n'est pas représenté ici avec le caractere d'*Alexandre* ou de *César* ;) accordons ce que nous devrions refuser : passons au Soleil la vengeance qu'il exerce contre *Syphilus* ; excusons son ressentiment contre le Roi, qui s'égaie de se voir substitué à lui ; mais le peuple ? & les descendans de ce peuple ? & les

peuples qui communiquerent avec eux dans la ſuite? Etait-il juſte que tout ce monde là ſe reſſentît de la colere du Dieu, qu'il fût la victime du reproche bien fondé, ſorti de la bouche d'un ſeul homme? Applaudiſſons celui qui a dit :

« Périſſe enfin cette maxime,
» Dont l'injuſte ſévérité
» Va pourſuivre l'auteur d'un crime
» Juſque dans ſa poſtérité, &c. »

Quand le peuple, à l'exemple de *Syphilus*, aurait adoré ſon Roi, le peuple eſt-il autre choſe qu'un troupeau de moutons qui ſe laiſſe entraîner par l'exemple, qui obéit à celui qu'il reconnaît pour le plus fort? A-t-il une portion de lumiere, une doſe d'intelligence qui le mettent dans le cas de ſe guider par lui-même? Paſſif comme il eſt, peut-il ne pas faire ce que ſon Roi lui ordonne, *ſous peine de punition ?*

Non ullum tellure coli, ſe vindice numen Imperat.

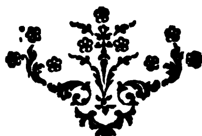
S'il y avait eu alors des *Malagrida* dans le pays, ils n'auraient pas manqué de dire

au peuple : Tuez *Syphilus* ; brûlez un impie qui adore ſon Roi. Aſſaſſinez le Roi, qui eſt ſenſible à l'amour de ſes ſujets, & aux honneurs qu'on lui rend. Mais il n'y en avait point encore de ces têtes à trois cornes ; enſorte que le Roi, conſervant ſes jours & ſa toute-puiſſance, il fallait bien que le peuple le regardât comme ſon Dieu, & l'adorât.

Ce troiſieme chant de la Syphilis me paraît bâti avec nos idées ſur la Religion. Un homme péche ; il faut que tout le monde en pâtiſſe. Les Américains reçoivent, & tranſmettent à leurs deſcendans l'affreux préſent que le Soleil a fait à un Pâtre, parce que ce Pâtre lui a reproché de tuer les Moutons.

Si nous avons participé à ce préſent funeſte, c'eſt peut-être auſſi parce que nos Prêtres ſe ſont moqué des Prêtres du Soleil dans cette terre étrangere, & s'y ſont montré iconauclaſtes à leur profit. Autant vaut croire cela, & même mieux, que d'imaginer que nous devions auſſi porter la peine d'une faute commiſe à ſix mille lieues de nous.

La fiction de *Fracastor* est très-poétique; mais pourquoi nourrir l'erreur ? cela n'est point philosophique.



AU MEME.

AU MÊME,

Sur le même sujet.

M. LE COMTE,

MA présence a pu vous rappeller ce matin mon antique demande. Je le souhaite ; car j'ai craint de parler devant tant de monde intéressé à profiter du plaisir que vous avez à faire des heureux. Il ne faut pas que les assaillans sachent où est le magasin à poudre.

Le tems de la distribution des terreins approche : vous m'en avez promis ; je dois y compter. Je n'en suis plus que

ſur la quantité. Par la réponſe dont vous m'avez honoré, vous ne m'avez pas donné lieu d'eſpérer un eſpace bien vaſte. Il me ſemble que vous avez l'intention de proportionner le lieu à la petiteſſe de mon individu : ſans doute que ce peu vaudrait mieux que rien.

Qu'importe qu'il ſoit grand ou petit en effet
De ce ſol convoité le lot qui me revienne !
Ah ! Comte, il me ſuffit que ce ſoit un bienfait,
Pour qu'à jamais je m'en ſouvienne.

Je ſens bien que c'eſt là ce que je devrais dire : mais ma mémoire & mon cœur ſe peuvent charger de plus d'occupation ; ne craignez pas de leur en donner. Une Place entiere me conviendrait beaucoup mieux qu'une moitié ; car je penſe à jouir, & point du tout à devenir poſſeſſeur d'un coin de terre pour me faire enterrer.

Je brigue un lieu, que la riante Aurore,
Avec plaisir contemple à son réveil.
Où les présens de Pomone & de Flore
Soient étalés dans tout leur appareil:
Un sol heureux, une terre d'élite,
Où, de Bacchus recevant la visite,
J'aie un berceau de pampres décoré,
Séjour prophane, à ce Dieu consacré;
Où je sois sûr que Monsieur le Curé
Ne viendra point m'asperger d'eau bénite.

Je vous l'avoue, M. le Comte, j'espere, & beaucoup.

Ce n'est pas sans raison que j'aime à me flatter.
La Bible nous apprend qu'on perd tout à douter.
Du fils de Jocabed la foi trop indécise
Le priva des raisins de la Terre promise.
Sur le mont Abarim il fut réduit à voir
Le beau bien qu'il devait avoir.
Sans doute il paya cher un moment de surprise.
Le Patriarche! il le faut avouer.
Pour l'éprouver, Dieu le fit échouer
Dans son utile & louable entreprise

De rafraîchir les Hébreux murmurans,
Criant la ſoif dans des déſerts brûlans.
Il avait cru que d'une roche dure,
Sous ſa baguette il verrait l'eau jaillir
Au premier coup : l'eau manqua : je vous jure,
Qu'en pareil cas tout homme peut faillir.
Pauvre Moïſe ! ah ! c'eſt choſe aſſurée
Qu'il eût régi ſa ſuperbe Contrée,
Si, dans le tems, au lieu d'un dur rocher,
Il avait eu votre cœur à toucher.



A UNE DEMOISELLE,

A l'occaſion du cadeau qu'elle m'a fait d'un cœur d'agathe, orné d'un ruban blanc.

IL BADINE à ma boutonniere ;
Sans ceſſe il bat contre le mien
Ce petit cœur, ce cœur de pierre,
Par-là ſi différent du tien.
Le beau bijou ! qu'il me ſied bien!
Quel ornement dans la carriere
Où je vole en Epicurien,
L'un des plus près de la banniere
Du Philoſophe antichrétien !

J'aime à paſſer pour un Vaurien.
Je me dis, Mons X.....
Ma deviſe eſt ; *Il faut jouir.*
J'ai pris parti pour le plaiſir ;
Je m'en ſuis fait le Don-Quichote.

Ce cœur balant à mon côté
Dira, mieux qu'aucun autre indice,

Dans quelle sorte de Milice
Mon penchant me tient arrêté.

Vous n'étiez peut-être pas instruite de ces petites particularités, Mademoiselle, quand vous m'avez donné une décoration si analogue à mon goût. Il vous sera seulement revenu que j'ai toute ma vie été fort amoureux, ou peut-être que j'ai fait une épaisse brochure dans laquelle je n'ai parlé que de l'amour. Je puis croire,

Que le titre de mon ouvrage
Jusques à vous est parvenu ;
Et puis c'est tout : car mon langage
Me fait tort, quand il est connu.
Je n'ai jamais écrit en sage ;
Je doute fort que la vertu
Daignât me donner son suffrage.

J'en ai même presque la persuasion. Tant de dévots m'ont dit, d'un air rechigné, que je ne serais jamais goûté des personnes vertueuses, que e suis

presque décidé à les en croire, sans cependant pouvoir me résoudre à me corriger. Est-ce donc un si grand mal que de chanter les espiégleries du plus charmant des Dieux; que de mettre en scene les heureux personnages qu'il s'amuse à enchaîner, & de peindre les doux transports de ces aimables fous? J'ai peine à m'imaginer que la vertu soit si rigide. Je me persuade qu'elle est assez réservée pour ne pas faire sa nourriture ordinaire de certains mets qui lui sont tout-à-fait contraires; mais je pense qu'elle y peut quelquefois tâter par friandise. Le péché ne serait pas irrémissible;

Supposez que vous l'eussiez lû
Ce recueil de mes saints Cantiques
Et de mes Hymnes érotiques
Au Dieu malin qui va tout nu.

Là-dessus vous vous tairez, si bon vous semble. Il est de fait que vous m'avez gratifié d'une marque de distinction

telle que je la souhaitais, & telle que je n'aurais pas osé l'espérer. Peu m'importent les Clefs d'or, les Toisons, les Jarretieres, les Croix, les Rubans de toute couleur, dont s'enorgueillissent la plupart de ceux qui les portent, sans être pour cela plus heureux! Qu'est-ce que tous ces colifichets, au prix d'un cœur?

Un cœur vaut mieux qu'une couronne.
J'en possede un, des plus entiers;
Chose, aujourd'hui, dont on s'étonne.
Oui, je renonce volontiers
A ces hochets si magnifiques,
A ces superbes Baudriers,
Marques d'honneur si fantastiques,
Epouvantails des roturiers!
Je renonce à tous les lauriers,
A tous les prix académiques.

Fameux Rimeurs, braves Guerriers,
Je me vois, malgré vos Planettes,
Le plus fortuné des Poëtes
Et le premier des Chevaliers.

Je me souviens, Mademoiselle, de vous avoir jadis fait un procès sur l'excès

de votre générosité. D'autres que moi en profitaient alors : ils s'en vantaient malicieusement. Je souffrais de les entendre, & de n'être pas du nombre de vos obligés. Aujourd'hui que je suis mieux traité que personne ; je ne puis me dispenser d'applaudir à un sentiment que j'avais d'abord blâmé. Je m'en vois l'objet, je connais le prix de ce que j'ai reçu, je me sens digne de le posséder : je puis & je dois vous dire, que vous n'avez jamais été généreuse plus à propos ; bien plus, que vous n'avez pas trop fait pour moi. Le don le plus précieux peut n'être pas regardé comme trop considérable par celui qui le reçoit, s'il trouve en lui suffisamment de ressources pour égaler la reconnaissance au bienfait. Je me suis sondé : je me trouve tout-à-fait capable d'acquitter la dette. La premiere preuve que j'en donnerai, ce sera de faire valoir cette marque si particuliere de votre générosité. L'excès

de ma reconnaiſſance va me faire paſſer par-deſſus les bornes de la diſcrétion. Je parlerai par-tout du bien que je poſſede : je dirai de qui je le tiens. Cependant comme je ſuis humain, juſqu'à un certain point, je n'irai pas trop ſouvent m'offrir aux regards de ceux qui, n'ayant reçu de vous que de bagatelles, ont pris tant de plaiſir à me déſoler.

Toute faveur a ſon mérite.
Quiconque a des préſens de vous
Avec raiſon s'en félicite,
Se rengorge & le dit à tous. . . .
Si je mettais ma jouiſſance
A faire un peuple de jaloux,
Je n'aurais qu'à vanter ma chance. . . .
Un cœur ! ah! c'eſt un bien ſi doux

En honneur, je plains tout ce qui n'eſt pas moi : je plains tous les aſpirans à ce tréſor qui leur échappe.

Je crois les voir à vos genoux,
Vous demander pareille aubaine.

Vains efforts ! eſpérance vaine !
Rien n'y fera ; pleurs ni courroux.
Ce cœur eſt un ; j'en ai l'étrenne.
La preuve en eſt qu'un ruban blanc
Noué par vous, retient, enchaine,
M'aſsûre ce morceau friand.
Que ce lien, qui le ſuſpend,
Leur doit, ſur-tout cauſer de peine !
Que mon bonheur eſt déſolant !
Le rare cœur ! le beau ruban !
Faut-il que cela m'appartienne ?
Moi, qu'ils diſaient vivre oublié,
J'ai pu faire cette conquête !
Je ſuis le héros de la fête,
Moi qui n'en étais pas prié . . . !
C'eſt de quoi leur tourner la tête.

Mes chers Rivaux, conſolez-vous.
Que ſait-on ? ſi la mort funeſte
Me faiſait tomber ſous ſes coups . . . !
De ce cœur vous auriez le reſte.

Mais c'eſt trop rire à vos dépens :
Tant de gaîté vous aſſaſſine.
Terrible, armé juſqu'aux dents,
L'affreux ſquelette en vain chemine ;
Croyez-moi, je vivrai long tems ;
Je vous en fais la confidence :

Le plaisir de la jouissance
Me peut mener à deux cents ans ;
Tandis que, par un sort contraire,
Pressés de passer l'Achéron,
Vous irez, d'un air en colere,
Vous présenter au vieux Caron
Qui dépêchera votre affaire.

Tenez-vous bien sur-tout, mon Frere ;
De *Saint B.*. grand rejeton ;
Mon ami, mon cher C..on,
Retroussez votre scapulaire.
Faute de décoration
Comme l'on sent son pauvre hère ;
Vous n'entreriez pas chez Pluton
Sans être houspillé par Cerbère.

Fin du Tome Premier.





